



N°77

Le Lien



Copeaux en Grandvaux

BULLETIN SEMESTRIEL DES
AMIS DU GRANDVAUX - JUILLIET 2014

178 pages, 120 photos de Grandvaux
30,50 € SAINT-LAURENT EN GRANDVAUX

Géant de l'édition LACROIX
20150 GRANDJEAN - COCHÉ

CS 530.2014.07.730

ISSN 1126 7536

REPORTAGE
17 Septembre 2014



SOMMAIRE

Compte-rendu de l'assemblée générale	3 à 5	<i>Fabienne Lacroix</i>
L'exposition d'été 2014	5 à 9	<i>Christine Leroy</i>
Le patois du boisselier	9	<i>Atlas linguistique du CNRS</i>
Conférence de printemps 2014	10	<i>Fabienne Lacroix</i>
Sortie du Premier mai	11	<i>Fabienne Lacroix</i>
Les tribulations d'un poilu	12 à 15	<i>Jean Louvier</i>
Pensions et pensionnaires à St-Laurent	16 à 24	<i>collectif</i>
Les animaux malades de la peste	25	<i>Numa Magnin</i>
Le chasseur de vipères (suite et fin)	26 à 31	<i>Auguste Bailly</i>

Couverture : Mickaël Houriez. La roue à chien de la ferme Louise Mignot et le tour à bois.
Mise en page de la revue et photos (sauf mention contraire) : Bernard Leroy

ÉDITORIAL

Derniers jours avant l'inauguration : ça s'agite beaucoup aux Amis du Grandvaux !

Et l'exposition va passer si vite ! C'est frustrant, par rapport à tout le temps consacré à la préparer. Mais, impossible de prolonger, car les bénévoles n'y résisteraient pas.

C'est encore plus frustrant, pour ceux qui n'ont pas l'occasion de venir en Grandvaux, de n'avoir rien vu et de n'en trouver que quelques images dans le Lien de décembre.

Alors, dans celui-ci, nous avons décidé de vous faire partager un petit peu des informations glanées, pendant l'hiver, pour nous permettre de développer le sujet choisi. Ces recherches ont nécessité de multiples rencontres. Ainsi, l'éventail des connaissances, dans tous les sens du terme, s'élargit encore et l'association continue de s'enrichir de tous ces échanges. Tout ceci dans le but d'en faire profiter le plus grand nombre et notamment, les résidents du foyer lo-

gement. Le plaisir qu'ils manifestent à retrouver leur passé nous fait chaud au cœur.

Ceci m'amène à aborder le sujet de l'espace qui nous sépare du foyer logement. Ce pré de Louise Mignot est véritablement un atout pour nos animations, de surcroît quand elles s'adressent aux résidents du foyer, et il serait vraiment dommageable qu'il soit occupé par l'extension de l'EHPAD. Une autre solution doit exister, qui ne priverait pas l'association, ni surtout les résidents ou même d'autres intervenants, d'un espace plat et ensoleillé propice aux animations de plein air.

J'espère que les élus de la Communauté de Communes entendront cette remarque.

Mais dans l'immédiat, venez nombreux chez la Louise voir l'exposition ainsi que nos derniers travaux et que cet été vous soit agréable à tous !

Bonne lecture

Fabienne Lacroix

Les articles insérés dans Le Lien restent sous la responsabilité de leur auteur et n'engagent pas la responsabilité de l'association.

Association Les Amis du Grandvaux Mairie 39150 Grande-Rivière

Courriel : amisdugrandvaux@orange.fr Site internet : <http://amisdugrandvaux.com>

COMPTE-RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La Présidente commence par remercier la municipalité de Saint-Laurent de mettre gracieusement une salle à disposition des Amis du Grandvaux pour l'assemblée générale comme pour les conférences. Puis, elle présente de nouveaux adhérents et leur souhaite la bienvenue avant d'ouvrir l'ordre du jour.

Compte-rendu de la dernière Assemblée Générale : il est approuvé à l'unanimité après une remarque sur les élections : Christine Boffet étant sortante, le nombre de sièges à pourvoir était de 6 au lieu de 5.



Retour sur les activités, dont le Lien de décembre n'a pas pu parler.

1. **Conférence de printemps :** voir page 10.

2. **Bibliothèque :** 212 livres ont été empruntés par 31 lecteurs. Un budget est alloué pour acheter des livres afin d'enrichir un fonds local intéressant, mais l'essentiel des livres est issu de dons. Merci à tous les généreux donateurs et aux bénévoles qui y consacrent bien du temps.

3. **Rencontres pour l'exposition 2014.**

- Visite du musée de la tournerie de la Couline à Eclans-sur-Nenon (sortie organisée par l'association Folklore Comtois). Jean-Pierre Perreau, tourneur passionné, accepte de venir nous apporter quelques conseils et promet de faire une démonstration chez la Louise.

- Plusieurs personnes avaient remarqué

la maquette de Claude Berrez, lors du Salon International des Métiers d'Art « Bois-Métal-Terre », à Saint Claude. Elle représente en miniature l'usine qui fabriquait des manches de parapluies à Étival. Il accepte de la prêter pendant l'exposition.

- Jean-Michel Galopin, marionnettiste, membre de la compagnie l'APATAM du Frasnais, viendra durant quatre après-midis présenter une collection de marionnettes et proposer aux enfants un atelier de fabrication de marionnettes en bois et matériaux de récupération. Pour sa peine, il a été décidé de lui acheter un petit spectacle qui agrémentera la soirée du 7 août.

- Du Frasnais aussi, du Nid des Merles, Gérard David propose de venir montrer ce qu'il est possible de faire en vannerie, avec des matériaux récoltés dans la nature. Ce qui ne devra pas empêcher Raymond Étiévant de venir présenter ses créations en noisetier.

- Bernard Duthion de la forge de Marigny collectionne, entre autre, les tours à bois et de nombreux outils. Il viendra nous apporter des conseils et prêtera éventuellement les objets qui manqueraient.

- En même temps, Christine Leroy, aidée de nombreuses autres personnes, se documente sur le thème de cette année, fait des recherches, consulte des ouvrages, interroge des partenaires potentiels, recueille des documents et des objets en prêt. Les jours filent et les découvertes se multiplient.

Une fois de plus, et bien que nous nous soyons pourtant limités à un petit volet du thème consacré au bois (l'artisanat), nous allons avoir beaucoup de matière pour réaliser l'exposition.

4. **Chalet du Coin d'Aval :** Baisse de la fréquentation, 91 adultes et 27 enfants en 2013. Notons en plus, la visite de deux classes du collège Saint-Anatoile de Salins dans le cadre d'un travail « de la vache au fromage ».



N'hésitez pas à venir tenir une ou deux permanences au chalet, cet été. On y est bien au frais par temps chaud et il y a plein de choses à apprendre. Jean-Pierre Thouverez, Maryse Hugon ou Marie-Jo Blondeau sauront vous dire tout ce qu'il faut savoir.

5. Photo de classe à l'école primaire de Saint-Pierre. Ginette a habillé les enfants en tenues d'autrefois. La maîtresse projette une sortie en vélo pour visiter la ferme et le chalet d'antan.

6. Sorties avec l'association des Amis des moulins du Jura sur les traces d'un inventaire des moulins réalisé en 1978 par Denise Piard. La dernière s'est finie chez la Louise pour montrer aux propriétaires de roues à eau ce qu'était une roue à chien.

7. Boutique de l'exposition : l'atelier des Louisettes s'est transformé en échange de savoir-faire. Une bonne vingtaine de dames se retrouve en fonction de leurs disponibilités, à Saint-Laurent dans l'ancienne salle du tri Postal que la commune met généreusement à leur disposition. La salle est bien chauffée et possède un point d'eau. Un endroit idéal pour bricoler, papoter et oublier ses soucis.

8. Inventaire des collections : Christine Leroy fait le bilan et salue l'arrivée d'Elisabeth Braud pour l'accompagner dans ce travail méthodique.

9. Travaux de cet hiver chez la Louise : sérieux et indispensable rangement, et un nouveau chantier de pose de cadettes effectué dans la cuisine de bise.

10. Le Lien et le site internet : Bernard Leroy fait le point sur ces deux médias qui portent bien au-delà des adhérents la voix de l'association. Le Lien est désormais mis en page avec un logiciel professionnel, ce qui améliore encore sa présentation.

♦ Rapport moral de la présidente :

Elle félicite et remercie son équipe et plus particulièrement les membres qui œuvrent dans l'ombre et font un travail, certes moins visible que les travaux chez la Louise, mais tout aussi important pour la vie de l'association. Elle insiste aussi sur l'amitié qui règne au sein de l'équipe et les bonnes relations avec le voisinage de la ferme. (voir aussi éditorial)

Compte-rendu financier :

Serge Musserotte, commissaire aux comptes, fait état de ses vérifications avec Fabienne Charnu. Les comptes sont bien tenus. Aucun candidat ne se présente pour les remplacer. Ils sont donc reconduits dans leur fonction.

Le compte-rendu financier distribué à chacun est accepté à l'unanimité.

Renouvellement des membres sortants du Conseil d'Administration :

Aucun candidat ne s'est manifesté. Les membres sortants sont tous réélus.

Durant le dépouillement

Projets à court terme

- Sortie découverte du 1^{er} mai (voir page 11).
- Le 24 mai, visite du Grandvaux par Folklore Comtois. Bernard Leroy sera leur guide.
- Trouver un moyen de relier le sujet de l'exposition chez la Louise avec des objets du chalet du Coin d'Aval pour inciter les visiteurs à aller d'un lieu à l'autre.
- Adapter l'accueil des handicapés en fauteuil roulant de la ferme Léonie à nos visites.
- Construction d'un bacu devant la ferme de la Louise (permis déposé par la Communauté de communes La Grandvallière).

L'EXPOSITION DE L'ÉTÉ 2014

COPEAUX EN GRANDVAUX

Du 19 juillet au 10 août 2014

tous les jours de 15 heures à 19 heures.

Ferme Louise Mignot

rue du Coin d'Amont

Saint-Laurent-en-Grandvaux

Vernissage vendredi 18 juillet à 18 h 30

Le choix du thème de notre exposition est né du souci de mettre en valeur nos collections d'outils et d'objets.

Cette année nous ferons revivre les métiers de l'artisanat du bois, les savoir-faire, aujourd'hui disparus de nos villages du Grandvaux et des communes voisines.

Vaste sujet, aussi volontairement, nous ne parlerons pas de la forêt, ni des bûcherons, des scieries, des menuisiers. Ce sera le thème d'une autre exposition.

Nous parlerons boissellerie, tournerie, tabletterie. Mais comment retrouver la trace de toutes ces fabrications ? Qui étaient ces artisans, quels objets sortaient de leurs ateliers, qui étaient leurs clients ? Où s'approvisionnaient-ils ? Où commercialisaient-ils leurs fabrications ?

Certains sont encore là, d'autres viennent de disparaître, et pour beaucoup, il ne reste plus

que la mémoire, tellement précieuse, de nos anciens et que nous nous devons de transcrire au plus vite.

Qui se souvient de la cartonnerie de Sur le Moulin, des boisseliers de Prénovel, des tourneurs des Piards ?

Extrait de l'Histoire du Grandvaux de l'abbé Luc Maillet-Guy, page 476 :

« D'autres fois l'équipage se réduit à une ou deux voitures, conduites par un marchand de coubic : cuves, sapines, seaux, grélets, de toutes grandeurs, emboîtés les uns dans les autres, sur les longs brancards : c'est le travail du dernier hiver exécuté dans les villages de la montagne. Il mène vendre sa marchandise dans le vignoble du Jura, le Beaujolais, la Côte-d'Or, l'Yonne, etc. Il reste en route un mois ou deux, et ramène souvent un tonneau de vin de Bourgogne. Parfois, il échange sa vaisselle de bois pour sa contenance en grains. »

Les archives et les différents annuaires consultés (Rousset 1854, Melcot 1889, Fournier 1926 et 1934-35) ont orienté nos recherches et nous ont permis de répertorier les activités, parfois même, de retrouver des noms d'artisans. Nous avons essayé de recenser les différentes



L'atelier de Louis Janod, boisselier aux Piards. Au premier plan, le banc d'âne.

productions par village et partant de ces repères, nous avons questionné les habitants susceptibles de nous aider.

Tout d'abord, on ne sait rien, on ne se rappelle plus; il faudra revenir. Puis, en donnant quelques pistes ou des noms de lieu, de personnes, le travail de mémoire opère par magie et les visiteurs de l'exposition seront très étonnés de voir tout ce qui était fabriqué dans le Grandvaux grâce à l'ingéniosité des artisans. Nos villages étaient de véritables fourmilières, avec des emplois sur place.

Il y a un siècle et plus, les transports n'étaient pas développés comme maintenant, on préférait trouver sur place ce dont on avait besoin; sinon on le fabriquait. Des sabots aux planches à laver, seaux en tous genre (lessive, vendange, traite des vaches), moules à fromages, coffrets de toutes sortes, vaisselle en bois, manches d'outils, de casseroles, tonneaux, jouets, anneaux de rideaux etc. Pas un objet usuel qu'on ne fabrique ici pourvu qu'il fut en bois.

On réalisait même parfois ses propres outils d'usage, bien adaptés à un type de fabrication, ou à une méthode de travail.

Le Grandvaux, avait la chance d'avoir ses

rouliers pour transporter et parfois commercialiser les fabrications, rapporter des idées nouvelles, des usages nouveaux.

Au XIX^e siècle, les cultivateurs qui ont le plus souvent une deuxième activité ne peuvent plus vivre avec 2, 3 voire 4 vaches par famille. Le soin des bêtes était souvent laissé aux femmes. On faisait toujours un autre métier en tenant sa ferme, (bûcheron, scieur, tourneur, voiturier, boisselier...). Il fallait bien, pour nourrir la famille, trouver une activité complémentaire pendant les longs mois d'hiver.

Un extrait d'une statistique (cote 6M1131) des archives départementales du Jura, datée de 1827, donne une idée de l'importance de la boissellerie dans le Grandvaux :

Dans le canton de Saint-Laurent-en-Grandvaux, « une fabrication intéressante a pour objet des cuiviers qui servent pour la vendange et pour les lessives. Ils se font en sapin. Ce sont des gens de la campagne de la partie haute du canton qui les établissent. Cinquante ouvriers de St-Laurent, des Rouges-Truites, de Fort-du-Plasne, de Grande-Rivière y travaillent. Ce genre d'industrie produit 300 douzaines de cuiviers à 70 francs la douzaine

Dans les mêmes communes, 44 ouvriers fabriquaient : 3 300 douzaines de seaux à 6 francs la douzaine.»

À la même date, selon un autre document, on fabriquait des cuiviers également dans le canton voisin de Moirans.

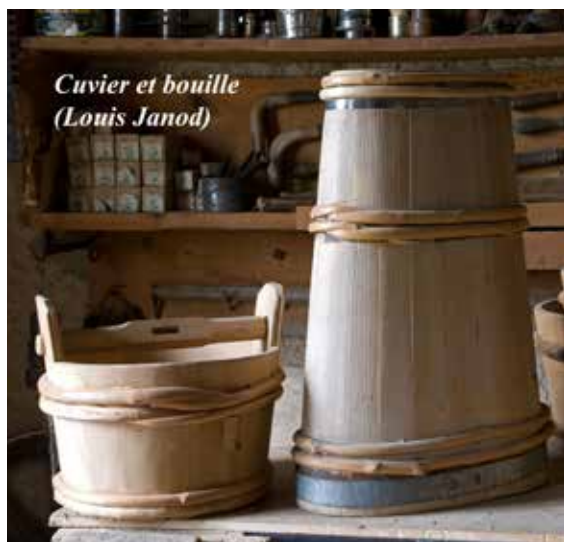
« La fabrication de cuiviers et de divers meubles en usage dans les ménages a lieu dans la commune d'Étival. Une douzaine d'ouvriers y consomme huit mois de l'année, c'est-à-dire l'hiver et le temps de la belle saison que les travaux de l'agriculture ne réclament pas. Ces meubles et cuiviers se font avec des bois de sapin, hêtre et frêne, tirés de la forêt de cette commune et des communes voisines. On calcule que la fabrication de ces divers objets s'élève annuellement à la somme de 8 000 francs, dont la moitié pour la main d'œuvre, moitié pour la matière première, à savoir

- *cuiviers en sapin : 20 douzaines valant 1 400 francs.*

- armoires, coffres etc., pour une valeur de 7 000 francs

Les produits de cette fabrication se conduisent dans les départements de la Saône-et-Loire, de l'Ain, et dans divers arrondissements du Jura, où ils se vendent pour la classe peu aisée».

Aux alentours de 1900, on peut différencier les paysans-artisans pratiquant cette activité seulement l'hiver, des artisans qui vivaient principalement de cette activité toute l'année.



DES FAMILLES D'ARTISANS

À Prénovel

On dénombrait une quinzaine d'artisans boisseliers, tourneurs, tabletiers. La frontière était étroite entre ces différents corps de métiers qui produisaient :

- des récipients de toutes tailles et pour différentes utilisations, des seaux, des grélets, des moules à fromage (bleu de Gex), des saloirs en bois, des barattes,
- des stores à lamelles, des manches de casseroles, d'outils,
- des claies (en réalité des filtres en bois qui s'emboîtaient et que l'on remplissait d'une terre spéciale pour filtrer le gaz, sous contrat avec Gaz de France), des jouets, chariots et chevaux à bascule,
- des skis en frêne
- des tavaillons ...

Dans les années 1950-60, les articles en bois sont progressivement remplacés par la matière plastique. Certains artisans suivent l'évolution et abandonnent le bois mais sont freinés par la lourdeur des investissements nécessaires.

Aux Piards

On note une tradition qui s'est perpétuée de père en fils jusqu'à notre époque.

La famille Janod

Du grand-père paternel Paul, agriculteur-sabotier, au grand-père maternel Onézime Vincent, fabricant de cuiviers et seilles, en passant par Louis (un des fondateurs des Amis du Grandvaux), qui produisait des cuveaux, des seilles, des barattes, on arrive avec son fils à la troisième génération. André, après une formation au Lycée de Moirans, s'est spécialisé dans la tabletterie. Sa production était absorbée par des grossistes du Nord et de l'Ouest de la France ou bien exportée en Belgique ou en Suisse. Ses coffrets de boîtes à musique sont visibles au musée des boîtes à musique et automates de Sainte-Croix (Suisse).

Afin de pouvoir assurer la fabrication des boîtes de construction des chalets Jeux-Jura (environ 35 000 par an), André Janod a coopéré

pendant 15 ans avec deux autres artisans des Piards, Edmond Morel et Joseph Wermeille.

La famille Camille Morel

Camille, le fils de Joseph et Mélitine Morel, poursuit la fabrication des cuveaux. Son fils, Gilbert, développe l'activité, ralentit la culture et se met à son compte en 1954. Parmi les productions : moulins à poivre, poignées de meuble, manches d'allume-gaz (50 000 par mois). Des manches de casseroles, poignées de faitout, des tire-bouchons, des pions pour solitaire sortaient aussi de cette entreprise qui a fermé ses portes en 1992.



Quelques productions des Ets Gilbert Morel

La famille Edmond Morel

Edmond Morel arrête son travail de débardeur et crée son entreprise en 1953. Il travaille, entre autre, à la demande, pour l'entreprise de jouets Monneret à Lons le Saunier.

Par ailleurs, il produit des talons de chaussures en bois de châtaignier du Midi, des tire-bottes pour les cavaliers du Cadre noir de Saumur, des tableaux support de compteur pour EDF, des coffrets pour jeux de tarot, pour matériel médical, des présentoirs à lunettes pour Morez...

En août 1982, son fils Yves reprend l'affaire et développe la fabrication de tables de ping-pong, de jeux (solitaires), d'articles de bureaux en hêtre, de coffrets de vins de champagne sous la marque JYMO.

La famille Piard-Wermeille

Gustave Piard, fils d'Arsène, tourneur, perpétue la tradition familiale. Son beau-fils, Joseph Wermeille, tabletier, fabrique des éléments de camions, ainsi que des travailleuses pour Monneret à Lons-le-Saunier. Il produit également des articles de bureau. En 1983, son fils Gérard

et sa fille Edith continuent l'affaire, réalisant des coffrets de toutes sortes. L'entreprise restera aux Piards jusqu'en 1999, continuera sur Clairvaux jusqu'en 2011 et sera ensuite reprise par un client qui fabriquera des jeux ainsi que des pistes de dés.

Émile Vincent, propriétaire de l'usine à vapeur et fabricant de cuveaux, dans les années 1930 faisait du négoce.

Un de ses fils, Onézime, fabriquait des cuveaux, tandis que son frère Eugène continuait le négoce ; son petit-fils, Gustave a perpétué cette activité, deux de ses arrières petits-enfants n'ont pas failli à la tradition.

À Chaux des Prés :

La famille Janier

Eugène Janier crée en 1911 la « Manufacture de plumiers, porte-habits et articles de Saint-Claude » avec pour spécialité des étuis de pipes, des articles pour bureaux de tabac et bazars.

Transformée en SARL (Ets Janier & fils) en 1959-1960, elle poursuit la production de plumiers, porte-habits, boîtes et coffrets.

Juste après la seconde guerre mondiale et avant l'essor des machines à laver, l'entreprise réalisait les branches en bois des grandes pinces destinées à sortir le linge bouillant des lessiveuses, pour Grosfillex à Oyonnax.

Jules Piard, tournerie en tous genres, était spécialisé en matériel d'électricité : patères et manches de baladeuses.

Il peut paraître arbitraire d'avoir choisi ces quelques entreprises et familles parmi beaucoup d'autres. Les artisans étaient si nombreux, les productions si variées, souvent inattendues, les ateliers parfois éphémères, qu'il a bien fallu faire un choix.

Pourtant, ce travail est loin d'être terminé. Il trouvera un prolongement durant l'exposition de cet été, se poursuivra dans les années prochaines et donnera lieu à d'autres articles dans le Lien.

Christine Leroy

Programme des animations durant l'exposition

Mardi 22 juillet	atelier marionnettes avec Jean-Michel Galopin de la C ^{ie} APATAM
Mercredi 23 juillet	tourneur sur bois, M. Bouillet de Lavans-les-St-Claude
Mardi 29 juillet	tourneur sur bois, M. Marichy de Négli (près d'Arinthod)
Mercredi 30 juillet	tourneur sur bois, M. Marichy
Jeudi 31 juillet	atelier marionnettes avec Jean-Michel Galopin
Dimanche 3 août	tourneur sur bois, M. Perreau d'Éclan-sur-Nenon
Mardi 5 août	atelier marionnettes avec Jean-Michel Galopin
Jeudi 7 août	tourneur sur bois, M. Bouillet
Mercredi 6 août	atelier marionnettes avec Jean-Michel Galopin
Dimanche 10 août	tourneur sur bois, M. Perreau

Les Amis du Grandvaux remercient les artisans et leurs familles qui ont fourni de très nombreux renseignements, permis la visite de leurs anciennes installations, prêté des échantillons et des outils. Ils sont trop nombreux pour pouvoir les citer ici mais ils ne seront pas oubliés au cours de l'exposition. Nous devons cependant mentionner Georges-Henri Piard et Michelle Vincent dont la remarquable documentation a permis la réalisation de la dernière page de ce numéro ainsi que des panneaux de l'exposition.

LE PATOIS DU BOISSELIER

L'épicéa : la pée	(L') établi : étabyi
Le sapin : lu sapã	(Le) valet : valè
(Le) hêtre : foé	Rabot ; raboter : rabó ; rabuté
Le frêne : frénu	(La) varlope : valypa
Le tilleul : tiyá	(La) scie : séra
L'érable : l'éřébyu	Affûter (la scie) : lěmé
L'érable de montagne : lu pyanu	Donner du chemin (à la scie) : bayi dēla vvé
Le buis : lu bwi	La hache : la détra
Un tas de bois : ta dé boé	Fendre (du bois) : kasé
Le cône : la piva , la bubu	Le maillet en bois : lu moyè
La résine : la réjna , la pēdzè	La tarière : la trévāla
Les aiguilles (de sapin) : lu dējō	Faire un trou : pēsi ō pētwi
L'écorce : ékōsè	(Le) ciseau à bois : sujè
(La) branche : brāts	La plane : kwité a dó mēdzu
(Un) nœud : nā	La sciure : lu sérō
(Une) planche : poé	Les copeaux : ló bélwi

*La légende des symboles de transcription phonétique se trouve dans le Lien n° 69 de juillet 2010
(transmis par Robert Clément)*

La conférence de printemps L'ART DU VITRAIL AVEC BRUNO TOSI

On connaît surtout le vitrail dans les édifices religieux, mais il était également présent dans les riches demeures citadines de la belle époque et certains établissements tels que les banques, les gares et les brasseries du XIX^e. Il a été beaucoup utilisé aussi dans l'art du blason.

De nos jours, la restauration des vitraux est souvent tributaire des aides financières nécessaires et n'assure pas un travail à l'année aux verriers. Par contre, des particuliers s'intéressent aux jeux de lumière et de couleur et constituent une autre clientèle.

Le verre est connu depuis l'Antiquité. Les verreries étaient toujours situées dans des forêts et près d'une rivière : il fallait du bois pour chauffer le four et obtenir des cendres et disposer de sable, matière de base du verre.

Le vitrail est un puzzle. Au départ, il y a une idée de motif, dont le dessin doit s'adapter aux contraintes techniques. Il est décomposé en morceaux, puis reporté sur du carton à l'échelle du projet et chaque élément du puzzle est découpé. Ces pièces de carton serviront en quelque sorte de patron sur le verre choisi en fonction de sa texture et de sa couleur.

Actuellement, les feuilles de verre sont achetées à la verrerie de Saint-Just-sur-Loire. Il existe 630 couleurs pour le vitrail, dont certaines portent des noms spécifiques à la profession : ponceau, isly..., mais on peut encore les modifier en rajoutant des métaux en poudre par fusion à très haute température.

Le vitrail est un assemblage de pièces de verre d'environ 3 mm d'épaisseur, découpées au diamant (roulette de carbure de tungstène) et serties dans des baguettes rainurées de plomb. Chaque rencontre de plomb est soudée à l'étain.

Lorsque l'on veut introduire un dessin, il est peint au pinceau sur la pièce de verre avec de la « grisaille ». C'est un mélange de verre pilé, de vinaigre et d'oxyde de métal. On cuit ensuite la pièce, et à 630 °C, le motif s'incorpore dans le verre.

Mais au-delà de ces aspects techniques, c'est

toute la symbolique des couleurs qui nous a été présentée au gré d'un diaporama. De quoi regarder autrement tout ce qui nous entoure !

Vous en trouverez tous les détails à la bibliothèque dans l'ouvrage richement illustré

« Le vitrail » Couleurs, symboles & techniques par Jacqueline et Bruno Tosi.

Jacqueline et Bruno Tosi sont maîtres-verriers à Poligny. Ils réalisent toutes sortes de commandes en Europe, travaillent pour les Monuments Historiques et les Bâtiments de France, exposent à côté de leur atelier et accueillent des stagiaires qui souhaitent s'initier au vitrail.

LE TRIANGLE DE VERRE

20, avenue Wladimir Gagneur

39801 POLIGNY

Tél. 06 72 68 79 95

Visites guidées avec démonstration et montage audiovisuel du 15 juillet au 5 septembre les mardis et vendredis à 10 h 30 ou sur rendez-vous

Livres à paraître : Les anges, Les vitraux du Jura du XIX^e



photo Bruno Tosi

La sortie du 1^{er} mai À FRASNE ET À BONNEVAUX

Premier mai 2014, direction : le Doubs pour une petite soixantaine de personnes.

Les Amis du Grandvaux avaient rendez-vous à Bonnevaux avec Jean-Paul Longchamp, propriétaire de la ferme-musée « La Pastorale » pour une visite guidée. Ce chef cuisinier a fait l'acquisition de cette imposante et remarquable maison en 1994 par amour du patrimoine bâti et aussi d'une histoire d'un monde rural riche et prospère à l'époque de Courbet, Pasteur et Hugo. Avec une pointe d'humour, c'est un concentré d'informations qu'il livre aux visiteurs de sa ferme. Rien à voir avec celle de la

fosses aux berges abruptes qui témoignent de tentatives d'extraction industrielle.

La tourbière vivante avec ses petits pins à crochets centenaires agrippés au tapis de mousses.

Certains ont regretté le manque d'informations sur l'abondante flore rencontrée.

Puis, les groupes permutèrent.

Sur la route du retour, en avance sur l'horaire prévu, une halte impromptue à Charbonny permit de découvrir la surprenante et pittoresque collection des 150 tracteurs agricoles anciens de M. Ferreux, agriculteur retraité. C'est d'ailleurs là que l'avance faillit se transformer en

décalage horaire, car arracher trois douzaines d'amateurs de vieilles mécaniques à un tel trésor n'a pas été chose facile...

Il faut dire que les dames, qui avaient fait preuve jusque là d'une grande tolérance, évoquaient avec beaucoup d'insistance le repas prévu au chalet du Bugnon. Une soirée conviviale, au cours de laquelle « le Bernard » était tellement heureux de sa journée qu'il n'a pas cessé de chanter, accompagné de son ami accordéoniste Jojo. A plusieurs tables, on aurait aimé chanter avec eux, mais si les airs se fredonnent encore, les paroles se sont envolées. D'où

l'idée de réaliser un petit carnet des chants les plus connus que l'on pourrait imprimer à ceux qui le souhaitent. Qui pourrait s'en charger ?



Visite de la Pastorale

Louise ! Le maître des lieux au XIX^e siècle possédait 30 chevaux et 100 hectares de terres. Mais il vaut mieux que vous y alliez, pour vous rendre compte.

Pendant ce temps, à quelques kilomètres, la

La Pastorale de Bonnevaux (25560) est ouverte tous les jours du 1^{er} mai au 30 septembre, fermée le samedi sauf en juillet et août. Tél. 03 81 89 77 20

seconde moitié du groupe parcourait un sentier aménagé dans les tourbières de Frasne montrant des stades différents d'évolution :

La lande à callune (fausse bruyère) où a été reconstituée une aire d'extraction traditionnelle de la tourbe, alors que l'on perçoit de profondes



Une curiosité mécanique parmi beaucoup d'autres : tracteur MAP (Manufacture d'armes de Paris). Moteur diesel 2 temps, bicylindre horizontal transversal à 4 pistons opposés. Puissance 30 CV à 1500 tours/mn.

LES TRIBULATIONS D'UN POILU DU GRANDVAUX DURANT LA GRANDE GUERRE

En juin 1913, l'Europe est en paix. Personne ne croit à la guerre, mais discrètement, c'est la course aux armements.

En 1914, l'Allemagne accroît les effectifs de son armée, et la France porte de deux à trois ans la durée du service militaire. C'est l'escalade.

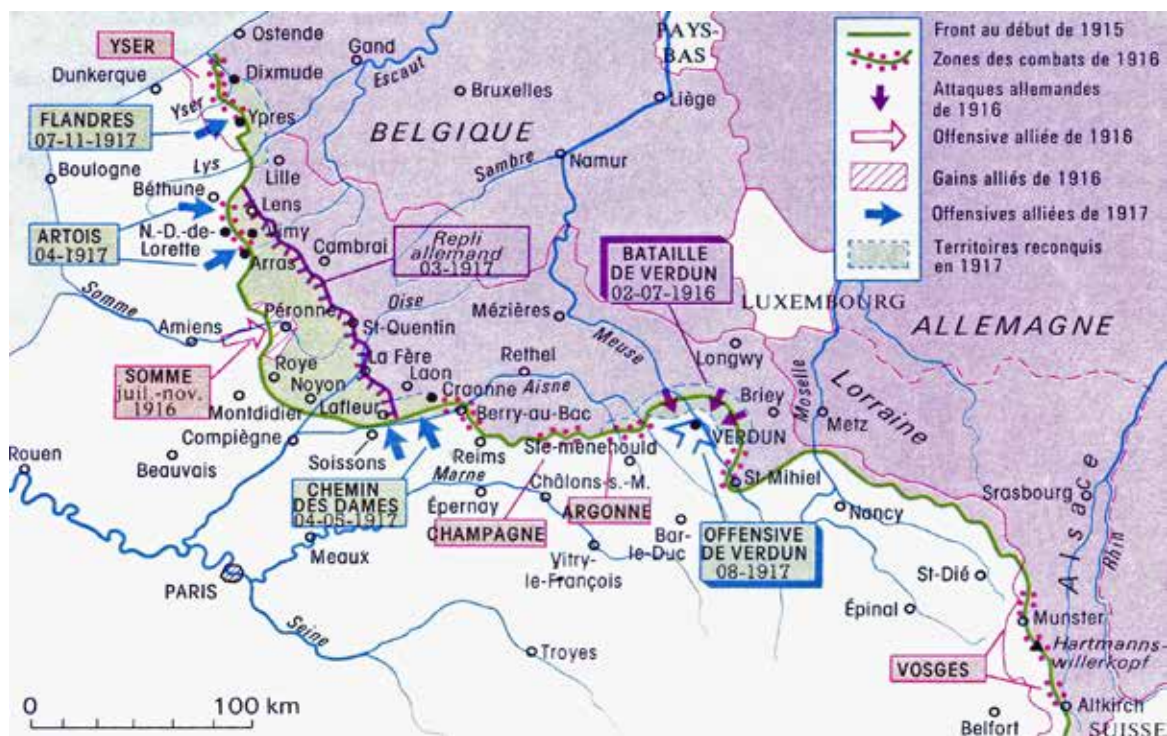
Puis, le 28 juin, l'assassinat à Sarajevo du futur empereur d'Autriche et de son épouse va déboucher sur des événements qui mèneront l'Europe à la catastrophe, la première du siècle, une des plus meurtrières. Près de 10 millions de morts, dont 1 300 000 Français.

Le risque d'un conflit n'est pas exclu. Aussi le 2 août, faisant preuve de prudence, la France décide la mobilisation générale de ses forces armées et le 3 août, l'Allemagne qui n'attendait que ça, déclare la guerre à la France. Les mobilisés commencent à arriver dans les gares et décorent les locomotives aux couleurs des alliés. Les hommes sont confiants et convaincus de rentrer bientôt chez eux, victorieux. Le patriotisme unanime de la population traduit le désir commun de défendre le pays. Même les antimilitaristes acceptent une guerre qui leur paraît juste !

Dans un grenier poussiéreux, une armoire d'une autre époque aux moulures imprégnées d'encaustique renferme un enchevêtrement d'objets hétéroclites : papiers divers, vieux journaux, quelques photographies... et « tout ce qui peut encore servir » et qu'on ne sait jamais où ranger. Il y a même un cahier d'écolier aux pages jaunies dont le bord « en dentelles »

laisse supposer qu'elles ont été souvent feuilletées. Sur la couverture, une inscription : Campagne 1914-1918. Je viens de découvrir un trésor émouvant, c'est le Journal de marche de Gustave Jacob, classe 1911 matricule 1037.

Il y a noté au crayon, avec soin, jour par jour, les lieux où il se trouvait, avec parfois un commentaire. Cela se passait il y a cent ans !



Carte des opérations durant la Grande Guerre

Alors en hommage aux hommes qui ont vécu cet enfer, nous vous proposons de suivre le parcours de Gustave.

1^{er} août 1914. Dans toutes les communes, la population découvre les affiches annonçant la mobilisation générale. La guerre est inévitable. Le 2 août, l'Allemagne viole la neutralité de la Belgique et déferle sur les frontières du Nord.

Notre poilu se trouve à Commercy, il y effectue son service militaire et compte bien rendre son paquetage prochainement, puisqu'il a pratiquement terminé ses trois ans. Mais, compte tenu de la situation, le voilà reparti sous l'uniforme pour un certain temps ...

Un plan d'attaque français a été mis au point. Une armée d'Alsace est constituée et va pénétrer rapidement dans cette province - perdue en 1870 - pour la reconquérir et remonter ensuite



Croix de guerre

le long du Rhin dans le but de couper les arrières de l'ennemi qui envahit toujours la Belgique.

Le 17 août, Gustave note « Entrée en Alsace révoluer au poing », puis le 22 août, « Ressorti à la charge grande bataille filons illico ». Les combats se poursuivent jusqu'au 28. Après quelques succès, c'est le repli pour renforcer le dispositif engagé devant l'avance allemande dans la Marne.

Le 15 septembre, Gustave inscrit simplement « Fort bombardement » et le 4 octobre « Au repos jusqu'au 18 octobre » qui se poursuivra jusqu'au 1^{er} novembre. Nous manquons de précisions sur cette période, mais tout laisse à penser qu'il a participé à la bataille de la Marne du fait de la mise au repos de son unité.

Poursuivant la lecture du journal de marche de Gustave où il continue d'inscrire avec soin le

Versez votre or...

Dès 1914, des affiches « VERSEZ VOTRE OR POUR LA VICTOIRE » recouvrent les murs. Le gouvernement a besoin d'argent afin de financer l'effort de guerre. On fait donc appel au patriotisme pour demander aux Français de déposer les « Louis » qu'il leur reste afin de soutenir le Pays. En échange ils recevront des billets ou des Bons de la Défense Nationale. Cette opération permettra à la Banque de France de regonfler son stock du précieux métal. Mais la frontière n'est pas loin et au mépris de tout devoir patriotique, ne serait-il pas plus intéressant de porter son or en Suisse...

Oh, déjà ?



LES TAXIS DE LA MARNE

Le 2 septembre, les avant-gardes allemandes sont à 50 kilomètres de Paris. Le gouvernement se replie à Bordeaux et charge le Général Galliéni de défendre la Capitale.

C'est alors que le Comte André Walewski, propriétaire de la Compagnie de taxis parisiens, propose de transporter les renforts avec 600 véhicules. Plus de 5 000 hommes vont ainsi rejoindre rapidement la zone menacée. Le 13 septembre, c'est la bataille de la Marne, les Allemands sont arrêtés devant Meaux, à 44 kilomètres de

nom des localités traversées et en comparant avec les dates des principaux engagements, on constate qu'il a longuement séjourné dans la zone des opérations Argonne, Champagne, Somme, Chemin des Dames, et Artois. Il a heureusement échappé à la tragédie de Verdun. Il ne fait pratiquement pas de commentaires. Son silence nous laisse entrevoir les difficultés auxquelles il a dû être confronté.



Plaque d'identité de Paul Fillon-Maillet



Plaque commémorative de 1919

Le 21 janvier 1917, il se trouve dans l'Aisne. Le 18 février, il note simplement « Infirme-

rie » et le 12 mars « En convalescence pour deux mois à Bois-d'Amont ». Que s'est-il passé? A-t-il été malade, ou plutôt blessé, pour être exempté de service pendant plus de trois mois. Nous ne le saurons sans doute jamais. Puis le 21 mai, on peut lire « Départ de Bois-d'Amont pour la Belgique ».

Il rejoint Dunkerque, puis Calais. Le 28 juin, il note « Embarquement pour la Belgique ». Le 29 septembre, il se trouve dans l'Aisne, à proximité de Soissons et le 23 octobre « Au matin, attaque à 5 heures sur le fort de la Malmaison avec le 1^{er} bataillon de chasseurs ».

La guerre se poursuivra encore jusqu'au jour où Gustave rédige ce dernier commentaire « Cessation des hostilités le 11 à 11 heures du matin ». C'est fini, nous sommes bien le 11 novembre 1918, mais notre poilu ne sera démobilisé que le 15 avril 1919 après 8 ans passés sous les drapeaux.

De retour à la vie civile, on le retrouve à Montbard en Côte-d'Or, où il se marie le 20 août 1920. Il exerce la profession de représentant de commerce.

Devenu veuf en 1924, il rejoint sa famille à Bois-d'Amont. Il y fait connaissance d'Elisabeth Arbel, qu'il épouse le 15 avril 1926.

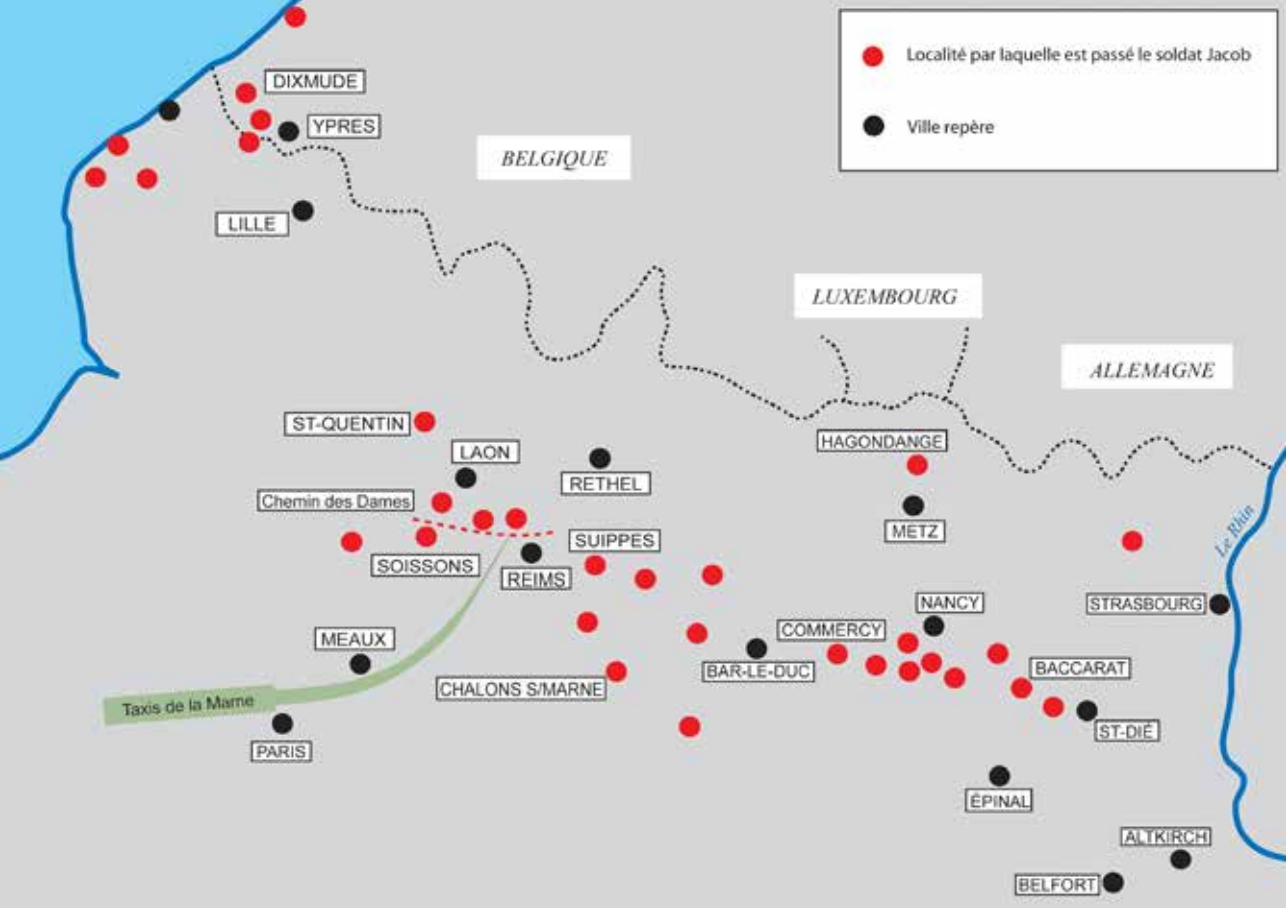
Le couple viendra s'installer à Saint-Laurent, sur les Crêts au premier étage de la forge d'Ernest Vuillomet (actuellement, 47 rue de Genève) puis chemin de l'Alouette (actuellement, 4 rue du 3^{ème} Spahis). Et c'est le décès de Gustave en 1937.

Durant son activité, nul ne frappait en vain à la porte de Madame Jacob. Profondément généreuse, elle ne savait pas dire non. Elle se déplaçait souvent la nuit, à pied, parfois en voiture à cheval. Elle assistait les futures mamans, s'intéressant à la vie de la maison. Elle mit au monde de nombreux Grandvalliers.

Elle s'est éteinte à Champagnole le 7 avril 1993 à l'âge de 94 ans. Lors de ses obsèques célébrées à Saint-Laurent, ils étaient nombreux ceux qui étaient venus rendre hommage à la dernière sage-femme du Grandvaux.

Jean Louvier

Page suivante : la cathédrale de Soissons après le bombardement allemand qui dura du 12 au 29 septembre 1914. Le soldat Jacob l'a-t-il vue ainsi en 1917 ?



17 SOISSONS. - St-Jean des Vignes - Façade sud. - CAP.

Combien gagnait un poilu

Nous avons eu connaissance d'un document qui précise qu'en 1917 ou 1918, un poilu touchait 0,25 F par jour, plus 0,10 F s'il a quatre ans de service, plus 1 F dont la moitié est versée sur un « carnet de pécule » quand il est en première ligne.

En septembre 1915, une prime avait été instaurée pour les prises de guerre ramassées en avant du front et ramenées dans les lignes. Pour un fusil, 2 F. Un revolver 1 F et une baïonnette, 0,25 F.



PENSIONS ET PENSIONNAIRES

AU COURS COMPLÉMENTAIRE DE SAINT-LAURENT

Dans le précédent numéro du Lien, nous avons rappelé l'histoire du Cours complémentaire de Saint-Laurent, établissement scolaire à l'origine de l'actuel collège.

Avant 1958, les élèves originaires des villages éloignés étaient accueillis dans des familles du chef-lieu. Outre l'éminent service rendu, cette activité permettait d'améliorer des revenus souvent très modestes. Tous y trouvaient leur compte, familles d'accueil et élèves qui, sans cette solution, auraient vu dans bien des cas, leur poursuite d'études compromise.

Par la suite, le cours complémentaire devenu CEG connut une croissance rapide de ses effectifs et certains élèves restèrent hébergés dans les familles, faute de place à l'internat.

Aujourd'hui, la formule peut sembler précaire et bricolée. En fait, elle ne l'était absolument pas, car adaptée à une époque où les conséquences de la dernière guerre se faisaient encore sentir et la société de consommation n'était pas encore à l'ordre du jour. Pour preuve, ces témoignages laissés par d'anciens pensionnaires qui gardent de beaux souvenirs de leurs années passées à la pension Bailly, à la cure, chez madame Chambard et chez la Louise.

L'arrivée à la pension

C'était un après-midi d'automne sur le plateau du Grandvaux, comme souvent, ni beau ni mauvais, disons donc habituel pour la saison. Mais cet après-midi là n'était pas ordinaire pour un petit garçon de douze ans qui quittait sa famille et sa maison de l'Arête pour la première fois: c'était son entrée en 6^{ème} au Cours complémentaire de Saint-Laurent, qui deviendra par la suite le collège Louis Bouvier. Son père « le René » avait réussi à faire démarrer sa vieille pétoche qui n'était pas toujours consentante, car elle devait dater d'avant-guerre, mais n'avait cependant rien d'une pièce de collection. Elle les avait tout de même emmenés à ce qui allait être son lieu de vie pendant quatre ans, c'était l'ancienne maison de ville, située à Salave, sur la butte en arrivant à Saint-Laurent, à gauche après une fontaine, aujourd'hui hélas, transformée en bac à fleurs.

La maison pompeusement baptisée « pension de famille » était une ancienne bâtisse de style comtois, habitée par une modeste famille dont la maîtresse des lieux, madame Bailly, avait décidé de prendre en pension quelques « galopins », pour arrondir les fins de mois.

Quand la séparation arriva, « le René » fit la bise au petit Noël, prit congé de la maîtresse

de maison lui recommandant bien d'être sans indulgence en cas de mauvaise conduite, puis remonta sur sa vieille Terrot - qui pour une fois démarra du premier coup - et prit la descente vers la fontaine.

Le petit garçon, le nez écrasé contre un carreau le regarda s'éloigner et, en silence versa sa première larme d'adulte.

Mais ce soir de septembre, veille de ma première rentrée au collège je ne pouvais pas supposer que les jours qui allaient venir ne seraient pas si terribles que ça.

Ici, je retrouvais une ambiance quasiment familiale. En effet le chef de famille, comme mon pauvre père, travaillait dans une scierie, pour un salaire de misère et le soir, en rentrant d'une dure journée de labeur, repartait encore casser du bois chez les particuliers.

Ils avaient trois filles dont deux étaient encore au collège de Saint-Laurent, plus quatre pensionnaires dont je faisais partie. Cela faisait tout de même une dizaine de bouches à satisfaire, et le côté cantine demandait sans doute beaucoup de travail et d'imagination à notre hôtesse. Pendant quatre années cette dame nous fit une excellente cuisine variée et abondante - et aujourd'hui, je me souviens encore du jour de la « saucisse aux choux ». J'adorais ce plat, qui



La pension Bailly à Salave (dessin d'Andrée Fearnhead)

revient à la mode, pour la raison bien enfantine que nous n'en mangions jamais à la maison. Donc l'ambiance des repas - comparée à ce que je vécus plus tard au « lycée caserne » de Lons-le-Saunier - était chaleureuse et familiale. Toutes ces bonnes calories n'étaient pas de trop, car il y avait plus d'un kilomètre pour aller au cours complémentaire. De plus, pas de ramassage scolaire à l'époque, car un seul autocar fonctionnait alors sur le Grandvaux, le « Car Charnu », et le retour dans la famille en fin de semaine ne pouvait se faire qu'en vélo - encore une bonne douzaine de kilomètres pour rentrer à la maison de l'Arête - ou même à pied en hiver quand il y avait trop de neige. Donc le côté alimentaire était plus que satisfaisant, et il ressemblait en général à ce que préparaient nos mères de famille qui étaient de même condition sociale.

Le cadeau d'un vélo neuf avait dans un premier temps aidé à avaler la pilule de l'exil, loin du nid familial. Pauvre vélo ! Il ne resta pas neuf longtemps. Il y eut cette année là (1955-1956, je crois) un des hivers les plus rudes que je vécus sur le Grandvaux. Les lignes électriques furent cassées et nous manquâmes de courant pendant trois semaines. Le soir à la pension on dînait à la lampe à pétrole, ce qui amusait beaucoup les enfants que nous étions à cause de la pénombre qui régnait autour de la table et rendait l'ambiance à la fois mystérieuse et inquiétante. Moins rigolote était la suite du repas, car pas de courant ne voulait pas dire pas de devoirs. A six autour de la table éclairée d'une seule lampe souvent vacillante, la régularité de l'écriture devenait un exercice d'artiste.

Le côté sanitaire ! Eh bien aujourd'hui une inspection de la DASS ferait fermer la pension sur le champ ! En effet des W.C secs au fond d'une remise, pour dix personnes seraient impensables de nos jours. Pas d'eau courante ! Le matin chaque pensionnaire allait à la cuisine chercher un broc d'eau tiède et se débarbouillait plus ou moins bien dans une cuvette avec un gant de toilette, une savonnette et une serviette. Les chambres n'étant pas chauffées, le

cérémonial ne durait jamais très longtemps, et le rituel des pieds était souvent reporté à un jour meilleur. En effet, vu le froid, la première chose que l'on faisait avant de poser pied à terre c'était d'enfiler la solide paire de chaussettes en laine tricotée par nos chères mamans.

Quels bons souvenirs ces moments de notre jeunesse, où, bien qu'ayant quitté la maison familiale, nous avons conservé le même style de vie que celui auquel nous étions habitués.

Jean-Noël Girod



À la pension à bicyclette (Dessin d'Andrée Fearnhead)

Un Sanclaudien au Cours complémentaire de Saint-Laurent

De 1955 à 1960, je me suis retrouvé au Cours complémentaire de Saint-Laurent. Il n'y avait pas d'internat. Les élèves de l'extérieur étaient pris dans des pensions de famille. À cette époque, il y en avait trois : une au Coin d'Amont, la pension Chambard, la pension Duranton et la pension chez monsieur le Curé Marcel Mermet, au presbytère, où nous étions trois garçons, dont deux de Saint-Claude.

Nous avions une grande chambre à trois lits.

La servante de monsieur le Curé nous faisait la cuisine, des plats très consistants. Nous avions une consigne à ne pas oublier : tous les deux jours, il fallait monter au clocher pour remonter les poids avec une grande manivelle, ce qui faisait marcher l'horloge de l'église. Elle sonnait les heures et les quarts d'heure et il ne fallait surtout pas qu'elle s'arrête.

Ce qui m'a marqué le plus, ce fut l'hiver 1956, long et très froid. Le thermomètre descendait à -40°C. C'était intenable. La nuit, la chambre n'ayant pas de chauffage, nous avions des briques chauffées au four à bois la journée, mais

qui tenaient très peu la chaleur dans les draps très froids. Le matin, nous étions debout très tôt et nous faisons de la gymnastique pour se débourdir les membres. C'était très éprouvant. J'avais attrapé « l'onglée », c'est-à-dire les ongles des mains qui commencent à geler.

Le lundi matin, je prenais la micheline à Saint-Claude à 6 h 30. Elle était pleine. Souvent, je faisais le trajet debout car il y avait tous les ouvriers qui travaillaient sur la lunette à Morez et tous les étudiants qui montaient sur Champaigne et Besançon. C'était folklorique. On refai-

sait le match de rugby du dimanche à Serger. À cette époque, la ligne La Cluse-Andelot était très fréquentée. Ce n'est plus le cas aujourd'hui.

J'ai longtemps fréquenté les frères Bouvet, Jean-Paul Salino, ancien maire de Morez, les frères Picaud dont le grand Max travaillait avec moi aux Télécoms. En 1960, alors que l'internat venait d'être construit, j'ai eu mon Brevet d'Etudes du 1^{er} cycle et j'ai quitté les Grandvalliers, des gens très chaleureux.

Jacques Vuillermoz

Les deux témoignages suivant évoquent les mêmes pensions fonctionnant en complémentarité : chez madame Chambard pour les repas, chez la Louise pour l'hébergement. La mémoire est fidèle, il n'y a pas de discordance dans la description du décor ou de certaines scènes, mais ces deux sensibilités différentes apportent une grande richesse et une grande précision dans la connaissance d'une époque et d'un système révolus.

Au Coin d'Amont

Élève en 6^{ème} et 5^{ème} au Cours complémentaire, dont le directeur était Robert Verchère et les deux autres professeurs : mademoiselle Chautard et monsieur Pom(m)y, j'étais à la pension Chambard ... et comme la quinzaine de gamins hébergés là-bas, nous dormions chez la Louise. J'ai eu effectivement un choc et je me suis dit que j'avais bien vieilli puisque le local où je dormais était devenu un musée. J'ai passé là-bas deux années formidables (1955-56, 1956-57), à l'âge où on est content de voir s'éloigner l'omniprésence parentale (ce dont les enfants d'aujourd'hui souffrent moins ...) et où les copains, copines comptent beaucoup.

Madame Chambard, dame charmante et très ouverte, nous préparait le petit déjeuner avec pain, confiture, le beurre était éventuellement sorti de la caisse à goûter personnelle et je me souviens qu'elle réussissait particulièrement bien la purée. Elle était très amatrice de thé et nous avions droit parfois à un petit réconfort... elle avait passé dans sa jeunesse, du temps en Angleterre et en avait rapporté une préférence marquée pour cette boisson. L'organisation était simple : à la rentrée de l'école, on déballait sur les

grandes tables nos sacs de classe pour faire les devoirs... Chacun (il y avait aussi trois garçons) disposait d'un coin de banc ou de rayonnage qui faisait tout le tour de la pièce pour entreposer livres et cahiers dont on n'avait pas besoin le jour même. On travaillait en autodiscipline, et les plus grandes (les 3^{èmes}) se chargeaient de calmer les plus jeunes ou les plus chahuteuses, et je dois reconnaître qu'elles exerçaient aussi une fonction de tutorat auprès des plus jeunes, tout cela dans une bonne ambiance.

Vers 7 heures, quand le repas du soir était prêt, on rangeait nos affaires de classe sur les bancs, dans nos cartables, on mettait le couvert et après le repas du soir, on débarrassait les tables, puis on se remettait aux devoirs ou à la lecture, mais dans le calme. L'endroit ne comportait ni salle de détente, ni salle de jeux...

En ce qui concerne l'hygiène, c'était rudimentaire ... la 1^{ère} année 1955-56, à la pension Chambard, nous avions droit à la « cabane au fond du jardin », mais à la rentrée suivante, un énorme progrès : des WC avec chasse d'eau avaient été installés dans le vestiaire où nous déposions manteaux, vestes, chaussures...

Chez la Louise où nous dormions, la « toilette de chat » se faisait dans la grande cuisine

de la Louise, au rez-de-chaussée, chacune avait apporté à la rentrée sa cuvette qu'on remplissait à l'évier, eau froide naturellement ; les cuvettes étaient posées sur des bancs (quand j'y pense, c'est fou ce que les bancs étaient utilisés à cette époque) et on se débarbouillait des plus sommairement. Les toilettes étaient dehors, mais cimentées alors que de l'autre côté, la 1^{ère} année, c'était la cabane en bois... Quant au chauffage, des radiateurs à gaz avaient été installés : il me semble que nous réglions le système nous-mêmes. Le fameux hiver où il a fait si froid, en l'absence de doudoune, Damart, thermolactyl ou autre, nous gardions les pyjamas de la nuit sous les pantalons après une toilette encore plus réduite que d'habitude, les gants de toilette étant gelés le matin ! Mais tout allait bien quand même !

Le samedi après-midi, après la classe, en général, à part celles et ceux qui habitaient loin, les Sanclaudiens par exemple, nous rentrions dans nos familles mais si on restait, ce n'était pas un problème : madame Chambard nous emmenait au cinéma le samedi soir, après la grande toilette aux douches municipales. La veille des vacances scolaires, nous organisions musique et danses dans notre « salle de vie », les tables étaient poussées pour dégager de la place (« Petite fleur » était au programme de nos airs favoris), nous appelions cela : décale ou DKL mais je suis incapable de dire d'où cela vient. Nous nous faisons un cinéma en imaginant que monsieur Verchère allait peut être débarquer ce soir là et qu'il y aurait des sanctions. Nous nous sentions en pleine transgression, ce qui mettait du piment à l'affaire.

Nous nous organisions : je me souviens des premières cigarettes, des « iglife », paquet de 10 (je n'ai d'ailleurs pas persisté !) des séances « grenouilles » dans les marais le long de la route qui rejoignait le Coin d'Aval par la forêt... du défilé de carnaval dans les rues de Saint-Laurent. Nous avions décidé de faire un cortège de mariage et toute la pension Chambard se présentait, c'était une tradition, dans les maisons où l'on nous donnait friandises et monnaie. Au retour, la cagnotte était assez substantielle et nous avions

acheté ce qu'il fallait pour que madame Chambard nous fasse la fondue.

Au Cours complémentaire, nous étions très bien encadrés et nos enseignants avaient le souci d'entraîner le maximum d'élèves : on ne se gargarisait pas du slogan de la démocratisation de l'enseignement, on la pratiquait. Je dois reconnaître que les effectifs étaient réduits et aussi, que l'harmonie régnait entre discours parental et enseignant... C'était aussi l'époque du « chocolat chaud Mendès-France », que nous apprécions fort à la récré...

Les événements extérieurs étaient rares, mais je me souviens de la visite au Cours complémentaire de Numa Magnin, auteur entre autres de la collection de « La Bique », originaire du Coin d'Aval. Il est entré dans la salle de classe, majestueux, tout habillé de noir, une grande cape jetée sur les épaules, un chapeau tout aussi impressionnant, je crois qu'il avait une canne : nous nous sommes levés illico et avons attendu le signal pour nous rasseoir. J'étais tellement dans l'observation du personnage que je n'ai pas retenu ce qu'il nous a dit, mais je me souviens qu'il nous avait récité une fable de La Fontaine : il était dans mon imagination d'enfant le stéréotype du poète...

Je vous donne quelques noms de camarades de la pension Chambard, mais je ne pense pas qu'ils vous seront d'une grande utilité car vous devez en connaître déjà beaucoup. Andrée Épailly, Chaux du Dombief, Annie Poux-Berthe, le Lac des Rouges Truites, Françoise Mussillon, Marianne Burvand, Suzanne Brunet, Jean-Pierre Durafour, Jean-Claude Pédroletti tous de Saint-Claude, Daniel Bailly-Salins des Marais...

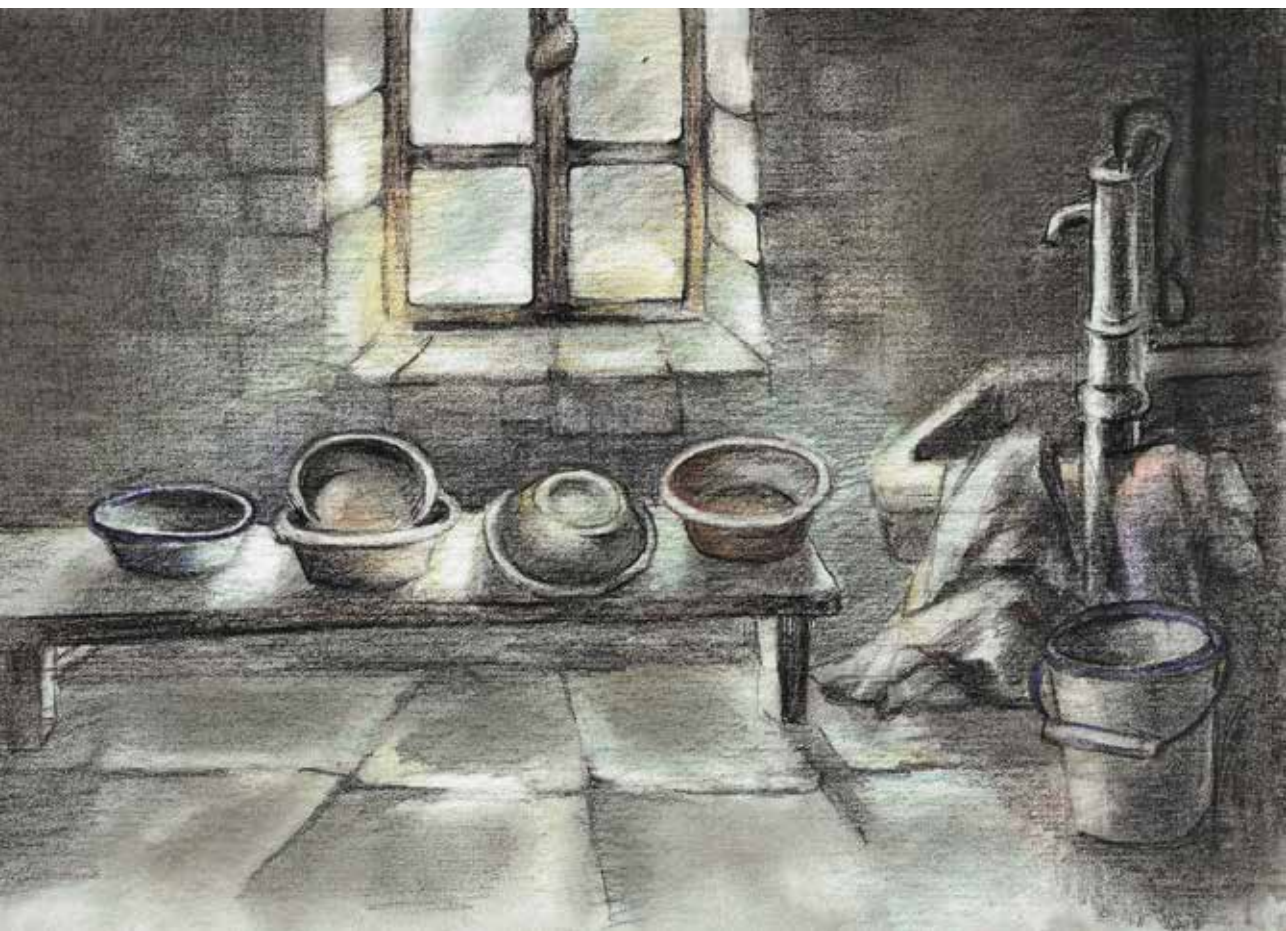
Je ne suis restée que deux ans à la pension Chambard, monsieur Verchère partant d'une part et d'autre part mes parents trouvant que nous avions un peu trop la bride sur le cou à la pension, je me suis retrouvée à Lons-le-Saunier dans un internat plus que cadré...

Colette Bouillet-Riaboff

En pension chez la Louise

Septembre 1956, c'est mon entrée en 6^{ème} au Cours complémentaire de Saint-Laurent. Le collège ne disposant pas d'un internat et les solutions de ramassage scolaire n'existant pas à cette époque, les enfants qui n'habitent pas sur place doivent se trouver un hébergement privé. Or, à Saint-Laurent, nous avons le choix entre deux pensions. Je me retrouve dans celle du Coin d'Amont où les repas sont assurés par madame Chambard et le couchage se fait chez Louise Mignot que nous appelons familièrement « La Louise », leurs deux maisons se trouvant à une cinquantaine de mètres environ l'une de l'autre. La veille de la rentrée, c'est à dire le dimanche soir, j'arrive à la pension avec ma paire de draps, ma serviette et mon gant de toilette, ma brosse à dents, une cuvette, quelques affaires de rechange dans une petite valise ainsi que mon cartable contenant mon matériel scolaire.

Mes yeux d'enfant de 11 ans découvrent « chez la Louise », maison imposante à première vue, et pas particulièrement accueillante (elle le deviendra plus tard lorsque entre copines, nous nous serons parfaitement bien approprié les lieux). La porte d'entrée située sur la façade de l'est s'ouvre au rez de chaussée sur un petit hall. Un escalier faisant face à la porte d'entrée conduit à l'étage où se trouvent les chambres des filles. À gauche, en bas de cet escalier, la cuisine de la Louise fait office de « salle de bains » avec une pompe pour l'approvisionnement en eau et un banc longeant le mur devant la fenêtre. Je dépose ma cuvette sur le banc, complétant ainsi la rangée des cuvettes émaillées déjà installées. Au premier étage à gauche se trouve une chambre pour quatre ou cinq filles et, face à l'escalier, deux autres chambres contiguës pour une dizaine de filles. Les chambres sont rudimentaires : plancher rustique, poêle à bois-charbon (?) qui sera allumé en hiver et dans chaque chambre, un



La cuisine-salle de bain chez la Louise (Dessin d'Andrée Fearnhead)

seau hygiénique baptisé « Jules » on ne sait pas trop pourquoi. Je ne me rappelle pas si nous avions ou non des placards. De toute façon, ceci n'a aucune importance, car nous n'avons pas grand chose à y entreposer. Mon lit se trouve dans la première des chambres contiguës, les plus anciennes pensionnaires logeant dans celle du fond. Je fais mon lit et place ma petite valise contenant les habits de rechange sous celui-ci.

Les garçons en revanche, environ cinq ou six au total, sont logés au rez de chaussée, leur chambre jouxtant celle de la Louise, qui peut ainsi veiller à ce que garçons et filles restent chacun bien à sa place. Elle sera d'ailleurs parfois amenée à nous tancer sévèrement, car nous ne sommes pas toujours très sages, ne serait-ce que par simple désir de provocation : il nous faut bien tester de temps en temps sa légendaire sévérité ! Et puis nous sommes toutes persuadées que les garçons sont ses « chouchous », ce qui éveille chez les filles un peu de jalousie.

Ainsi commence ma nouvelle vie en tant que pensionnaire. Le matin, les plus grandes réveillent les petites. Nous descendons dans la pièce du bas pour une toilette succincte : eau tirée à la pompe dans notre cuvette, débarbouillage sommaire au gant de toilette. Les hivers sont rudes dans le Grandvaux. La pièce n'étant pas chauffée, la pompe ne fonctionnant parfois pas à cause du gel - ou tout du moins ce sont les excuses les plus plausibles et les plus fréquemment invoquées pour ne pas se laver - tout cela limite d'autant la toilette journalière déjà réduite en temps ordinaire à sa plus simple expression. Le poêle à bois-charbon allumé les soirs d'hiver dégage de la fumée et sans doute des émanations toxiques dont personne ne semble se soucier. Bref, nous nous adaptons tous parfaitement bien à ce quotidien spartiate.

Tous ... Sauf... le directeur de notre collège qui semble être consterné, sans doute plus par notre manque d'hygiène que par le manque de confort de l'hébergement.

Sans aucun préavis, il décide un soir de venir inspecter les lieux. Les cheveux se dressent sur sa tête quand il découvre la précarité de nos installations sanitaires et constate la dangerosité de notre

mode de chauffage. Enfin et pour couronner le tout, il remarque que tous les murs de nos chambres à coucher sont décorés avec des pin ups et actrices aux formes avantageuses, découpées dans les magazines les plus divers allant de « Bonnes Soirées » à « Femmes d'Aujourd'hui » et romans photos dont nous nous délectons à cet âge, ce qui révèle selon lui et de manière manifeste notre mauvais goût, l'absence totale de notre sens esthétique et enfin notre manque de culture.

Bien évidemment en arrivant à l'école le lendemain, nous avons droit à un sermon collectif avec rappel des principes les plus élémentaires d'hygiène. Il nous fait également remarquer que les affichages au mur sont au comble du mauvais goût : il aurait été préférable d'y mettre par exemple des reproductions de grands peintres : Cézanne, Van Gogh, etc... dont la plupart d'entre nous connaissent vaguement le nom. Nous l'écoutons avec respect, débarrassons illico nos murs de ces horribles photos qui ne sont pas dignes des petites filles bien élevées que nous sommes. Quelques jours se passent... et puis les murs s'agrémentent de nouveau des mêmes illustrations. Chassez le naturel, il revient au galop...

Pour moi, la vie s'écoule ainsi de 1956 à 1959, date historique de la construction de l'internat de Saint-Laurent qui met définitivement fin à la pension chez la Louise, qui met également fin et avec un grand regret aux excellents repas du samedi de madame Chambard, à la crème à la vanille, aux parties de billes avec les garçons, à la baguette achetée au retour de l'école à midi chez Claude Bouvet le boulanger, aux devoirs du soir faits en commun dans la chaude atmosphère de la salle à manger de madame Chambard, laquelle nous considérait tous sans distinction comme ses « petits » et où les plus grands ou bien les plus doués donnaient volontiers un coup de main aux petits pour les devoirs, quand ce n'était pas elle-même qui s'y mettait.

En vrac, je vous ai livré quelques souvenirs sans doute erronés et remodelés par le temps, mais c'est ainsi que je les ai classés dans ma mémoire... Je laisse le soin aux lecteurs et lectrices de cet article, anciens pensionnaires de les modifier ou les compléter.

Andrée Fearnhead (fille de Noël Gaillard)

Au milieu des années 1960, l'internat est ouvert, mais vu le nombre important de pensionnaires, le dortoir du collège est trop petit pour accueillir tous les internes qui viennent en majorité du Grandvaux, mais aussi de Saint-Claude, des Rousses, de Bois-d'Amont, de Prémanon, de Morez, de Bonlieu, de La Pesse... Un internat provisoire est mis en place.

Le dortoir des bains-douches

C'est jour de rentrée scolaire, les parents nous emmènent au C.E.G. La valise et le cartable sont lourds.

Sous le préau, monsieur le Directeur, entouré de surveillantes, nous attend. De nombreux élèves sont déjà là et c'est avec impatience que nous attendons notre tour. Dans quel dortoir allons-nous dormir ? On veut être avec les copines !!!

À notre grande joie, nous sommes affectées aux « bains-douches », local improvisé qui fait office de deuxième dortoir au centre de Saint-Laurent. Après quelques explications données gentiment par une surveillante, nous arrivons sur place. La porte est ouverte sur un escalier qui nous conduit dans une grande pièce à l'étage. D'un côté, des lits superposés, puis une rangée de lits simples. Une autre surveillante nous accueille.

Un sol bien ciré, un plafond très haut et une immense rangée de lavabos tout au long du dortoir, juste en face des lits. Une seule grande porte-fenêtre donne sur un balcon qui domine la place. C'est la seule source de lumière du jour.

Une amie s'est déjà installée, et nous nous empressons de faire notre lit à côté du sien, sans oublier de le recouvrir soigneusement avec un dessus de lit rouge et vert, style provençal. Nous découvrons aussi le WC situé en mansarde sous la montée d'escalier, puis nous montons nos valises au grenier.

Ainsi, tous les soirs après l'étude, nous prenons le chemin des bains-douches et le matin, celui du collège, toujours escortées par une surveillante.

Notre passage n'est pas sans être remarqué par des garçons de Saint-Laurent, qui chaque soir, nous attendent sous le porche, vers la boulangerie Bouvet. Nous rions, mais parfois les paroles sont plus osées, alors la surveillante nous fait presser le pas et nous regagnons au plus vite le dortoir.

Une fois, quelle surprise ! Les jeunes ont eu l'audace de monter sur le balcon et c'est avec stupefaction que nous avons découvert leur visage collé à la vitre.

Plusieurs fois aussi, nous les avons entendu courir dans le grenier qui, sans doute, communiquait avec la maison mitoyenne. On s'interrogea, mais tout rentra vite dans l'ordre.

Chaque jeudi matin (jour de congé à cette époque), c'était le grand ménage, moment inoubliable. Nous défaisions notre lit, couvertures et draps pliés. Après le petit déjeuner, nous revenions au dortoir pour retrouver balais, serpillères et cire. Je sens encore cette bonne odeur !

Et c'est ainsi que, pendant toute une année scolaire, malgré la pluie, la neige et le vent, nous avons fait nos petites marches entre le CEG et les bains-douches. Ce local qui nous a accueillies en dehors du collège, nous a offert le gîte, le repos, la douce chaleur, et bien plus encore : des moments de partage et d'amitié après une journée bien remplie.

Colette Poux-Berthe



La place de Saint-Laurent avant 1914. Au centre de la photo, derrière la fontaine, le bâtiment des bains-douches abritait alors la salle des fêtes. Le premier étage a servi aux répétitions de l'harmonie municipale, puis est devenu internat provisoire jusqu'au milieu des années 1960 et enfin, école de musique jusqu'en 2012. Il est actuellement occupé par l'Harmonie grandvallière.

collection Bernard Leroy

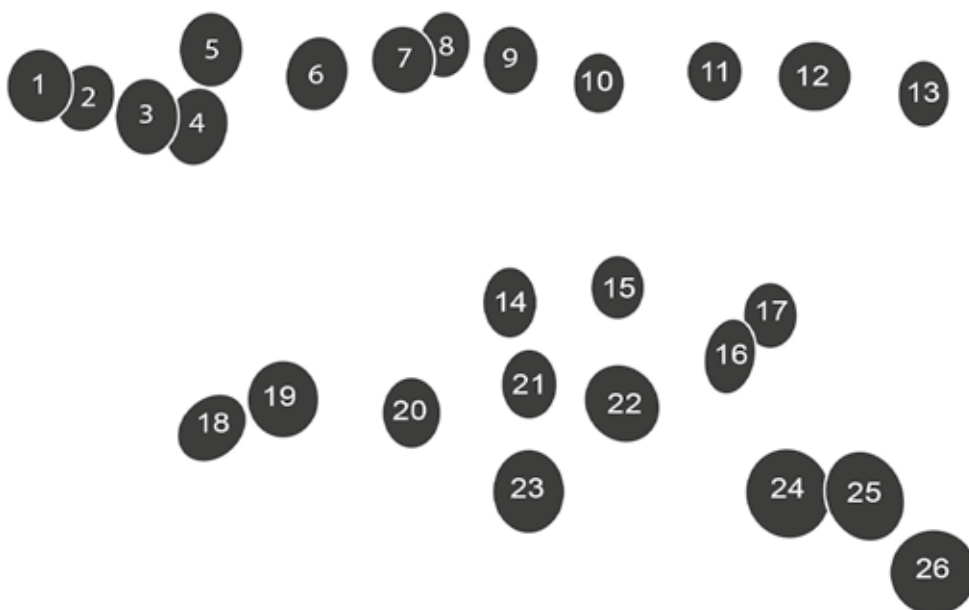


collection Michelle Cart

Lorsque la photo a été prise, les filles venaient d'emménager dans le nouvel internat. Mais les pensions subsistaient pour les garçons, non encore logés sur place. Était-ce la classe de 5^{ème} 1957-58 ou de 4^{ème} 1958-59 ? Quant aux visages sans nom, ou les erreurs, nous comptons sur les lecteurs du Lien pour nous apporter les réponses. Cette photo nous a été transmise par Michelle Cart que nous remercions vivement.

- 6 - Maryse Vuillaumet (Prénovel)
- 7 - Andrée Épailly (La Chaux-du-Dombief)
- 9 - Annie Poux-Berthe (Lac des Rouges-Truites)
- 10 - Danielle Bailly (L'Abbaye)
- 11 - Jacqueline Thevenin (Saint-Pierre)
- 14 - Suzanne Marcusi (Saint-Pierre)

- 19 - Marie-Thérèse Gaillard (L'Abbaye)
- 20 - Maryse Jobard (Foncine-le-Haut)
- 24 - Gisèle Saule (Fort-du-Plasne)
- 25 - Michelle Cart (L'Abbaye)
- 26 - Andrée Gaillard (L'Abbaye)



JEAN DE LA FONTAINE ET NUMA MAGNIN

Dans son témoignage, Colette Bouillet-Riaboff évoque la visite de Numa Magnin au Cours complémentaire de Saint-Laurent. Nous sommes plusieurs à nous souvenir de ce vieux monsieur très digne, sans que nous sachions trop pourquoi il était là. Nous ignorions qu'il était l'auteur d'ouvrages présents dans la bibliothèque, et encore moins qu'il avait été directeur de l'école normale de Belfort avant, pendant et après la Grande Guerre... d'où la profonde déférence que lui portait nos maîtres.

Numa Magnin, dont le Lien a déjà parlé, était un inconditionnel des fables de La Fontaine. Il en récitait ou en faisait réciter lors de ses visites. Des anciens se rappellent qu'il assistait aux épreuves du certificat d'études et, que dire avec conviction et sans accroc une de ces fameuses fables, valait sa bienveillance et sans doute une bonne note.

C'est peut-être cela qui est arrivé à La Bique qui, bien que trahi par sa mémoire ou l'émotion, avait mélangé trois ou quatre fables en un magistral pot pourri. Cela dut plaire au malicieux Numa Magnin puisque, dans le roman, notre héros réussit l'examen.

Les animaux malades de la peste

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient
frappés,
Et les morceaux du lac qui l'avaient rattrapé,
Semblait un forçat échappé.
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie.
Nul mets n'excitait leur envie.
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Le renard s'en saisit et dit
« Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse.
Je me dévouerai donc s'il le faut, mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que
moi,
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse !
« Sire, dit le renard, vous êtes le phénix
Des hôtes de ces bois.

Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! dansez maintenant!
Et quant au berger l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux. »
En cette occasion, le roi des animaux
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.
Nul mets n'excitait leur envie,
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples
mâtins,
Au dire de chacun étaient de petits chiens.
L'âne vint à son tour et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant
La faim, l'occasion, l'herbe tendre et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Qui s'était fourvoyé par mégarde
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net
».
A ces mots on cria : « Haro sur le baudet ! »
Un loup qui n'avait que les os et la peau
Étrangla le baudet sans remède.
J'en conclus qu'il faut qu'on s'entraide.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange
Sans autre forme de procès.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou
noir »

LE CHASSEUR DE VIPÈRES

La deuxième et dernière partie de la nouvelle d'Auguste Bailly méritait le beau coup de crayon d'Andrée Fearnhead qui a répondu avec empressement à notre sollicitation d'illustrer ce texte. Elle a réalisé trois dessins originaux après s'être imprégnée de l'esprit de la nouvelle. Il fallait bien une Grandvallière pour restituer avec autant de sensibilité l'atmosphère des pré-bois et des lézines.

Les lecteurs du Lien ont ainsi une chance que n'ont pas eue ceux de Candide en 1930. En effet, selon les canons de l'époque, le journal n'était que très peu illustré, sinon par quelques caricatures et assez mal imprimé sur papier journal.

Précision : pour cette seconde partie, comme pour la première, nous avons respecté strictement le texte original et sa ponctuation, assez différente de celle que nous utilisons actuellement.

La présence de Marie dans la cabane que les bergers, par dérision, nommaient l'Hôtel des Courants d'air, n'en avait ni troublé le silence ni rompu la quiétude ; le vieux, avec une cloison de lambris, avait fait deux parts de sa cahute : l'une était la cuisine ; il y couchait ; l'autre était le refuge de la petite ; il y avait apporté un de ses matelas, et une armoire qui venait de la ferme voisine. Le maire lui avait fait envoyer des couvertures et des vêtements pour l'enfant. Il lui semblait que sa vie n'avait jamais été différente ; il ne concevait plus le temps où il vivait seul ; encore moins imaginait-il qu'il pût à nouveau se trouver seul un jour. Au début, il avait parfois, le soir, questionné sa compagne. Il eût voulu savoir comment elle avait vécu jusqu'alors, quels pays elle avait parcourus, quels souvenirs elle ressassait durant ses longues songeries. Jamais elle ne lui avait répondu. Lorsqu'il posait une question précise, le petit visage semblait devenir de pierre ; l'enfant serrait les lèvres ; ses yeux noirs, de longs yeux sombres où passaient des lueurs dorées comme des moirures d'agate, se fixaient, immobiles, sur l'espace vide ou sur la forêt. Les mains jointes et crispées, le corps raidi, l'expression farouche des traits, tout accusait une volonté de silence qui ne fléchissait pas. Onésime avait renoncé. Il n'avait qu'un désir, inconscient et puissant : que tout ce passé fût aboli, et que Marie n'eût commencé à vivre que du jour où elle avait vécu avec lui. Parce qu'il le souhaitait, il finit par le croire, et il connut une sensation de plénitude intérieure si profonde,

si douce, qu'il souriait parfois. Lui qui jamais n'avait parlé, en éprouvait maintenant le besoin ! il devenait bavard. Pour les raconter à Marie, il se rappelait des légendes qu'il avait entendues autrefois. C'était l'histoire de la R'nôglie, la grenouille gigantesque et diabolique qui hante les marais, et c'était celle de la Vouivre, le monstre ailé dont le cadavre est enterré dans une combe inconnue, les mâchoires fermées sur un diamant gros comme le poing d'un homme. À ces récits, les yeux de l'enfant brillaient ; elle écoutait passionnément.

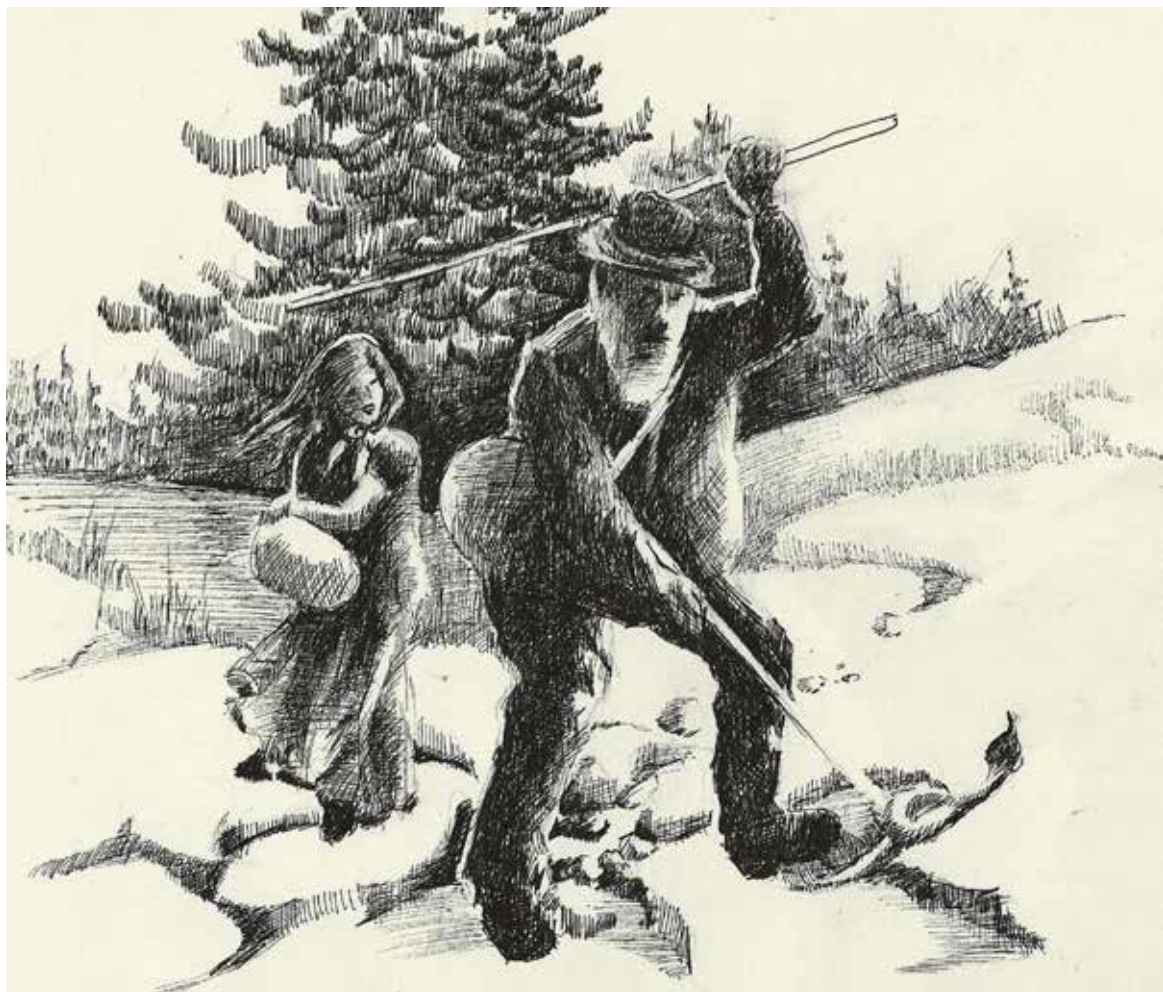
- Allons à la tourbière ! dit-elle un jour au chasseur.

Elle y cherchait la R'nôglie ; et, dans les clairières du bois, elle scrutait l'épaisseur des fougères, avec l'espoir d'y découvrir le tertre sous lequel était étendu le cadavre de la Vouivre. Au long des jours brûlants, elle accompagnait le père Monnet à travers les déserts de broussailles et de rocs où il capturait ses vipères. Pendant longtemps, elle observa sans poser aucune question, sans faire aucune remarque. Enfin elle lui dit :

- Je veux un bâton ferré comme le tien, et une baguette.

Le jour même où il lui donna harpon et badine, elle s'éloigna de lui ; elle chassait pour son compte ; quand ils se réunirent, après trois heures de quête, elle avait tué six vipères.

Mais, lorsque ce fut l'hiver, elle s'assombrissait, et refusa de sortir : la neige l'effrayait. Assise près du poêle, elle y enfonçait bûche après bûche, et regardait le feu en rêvant. Souvent, elle se



“ Au long des jours brûlants, elle accompagnait le père Monnet à travers les déserts de broussailles et de rocs où il capturait ses vipères ”

mettait à chanter, très bas d'abord, et c'était une indistincte mélodie, pesante et plaintive ; puis sa voix s'élevait ; elle prononçait des mots dans une langue étrangère. Alors le vieux se sentait troublé ; il avait le sentiment d'un mystère, et comprenait vaguement qu'un obstacle inconnu le séparait de son enfant.

- Qu'est-ce que c'est que ce patois du diable ? s'écria-t-il un jour, impatienté.

Elle le regarda, sursautant comme s'il l'eût réveillée ; puis, doucement, presque amoureusement, elle murmura :

- Romani...

Et, pendant toute une semaine, elle cessa de chanter ; mais elle semblait si triste, accablée sous un tel fardeau, qu'il finit par lui dire :

- Pourquoi ne chantes-tu plus, petite ?...

J'aime tes chansons !

Pour la première fois il eut d'elle un sourire ; et, tandis qu'elle s'abandonnait aux voix de sa race vagabonde, il ferma les yeux, sur sa peine et sur sa joie.



Ainsi Marie grandit près du vieillard, dont les épaules osseuses se voûtaient, dont le pas se raccourcissait : il allait, comme il disait, sur ses octante ans. Mais, robuste, taillé à grands coups dans le roc natal, il demeurait solide, bien qu'il dût s'arrêter parfois un instant, au long de sa chasse, avec l'impression d'un poids plus lourd posé sur son échine. C'était la veille, pourtant, lui semblait-il, qu'il avait recueilli l'enfant ! Mais, si chaque journée était longue, de l'aube à la



dessin à la plume d'Andrée Fearnhead

“ Pour la première fois il eut d'elle un sourire ; et, tandis qu'elle s'abandonnait aux voix de sa race vagabonde, il ferma les yeux, sur sa peine et sur sa joie ”

montée du soir, les semaines, les mois, les saisons fuyaient, plus rapides dans leur succession que les heures qui les formaient.

Chaque année, vers la fin du mois de mai ou le début de juin, ils virent passer, sur le chemin qui longe le bois, des voitures de bohémiens. La vie des nomades était réglée par des lois immuables. Ils apparaissaient aux mêmes dates, ils suivaient les mêmes routes, ils campaient sous l'arbre où Marie avait vu assassiner sa mère. Lorsqu'elle les apercevait, elle était saisie d'une fièvre qui la faisait haleter et trembler. Passionnément, elle les observait ; on eût dit qu'elle se tendait vers eux d'un élan désespéré. Tourmenté, l'âme obscurcie de détresse, le père Monnet l'emmenait alors pour de longues marches qui ne les ramenaient qu'à la nuit. Il se disait :

- Quand je n'y serai plus, les rejoindra-telle ?

Il se la représentait, livrée à quelqu'un de ces sauvages basanés, qui portaient aux oreilles

des anneaux d'or, arrachée à la vie si douce et si sûre qu'elle menait auprès de lui, parcourant les routes de la terre sans se fixer jamais, misérable et asservie, et peut-être un jour assassinée, elle aussi, dans la solitude d'une combe où l'on abandonnerait son cadavre. À cette pensée, il était soulevé de haine et d'horreur. Serrant les poings, il regardait son fusil : il eût voulu le charger, se poster sur le passage des nomades, en tuer assez pour les épouvanter tous, et leur inspirer l'effroi de ce coin du monde...



Vers la dix-huitième année, - autant qu'on pouvait juger de son âge, - la beauté de Marie devint éclatante. La vie si calme que lui faisait son père adoptif l'avait elle-même adoucie. Son visage cuivré, ses yeux sombres, la pourpre des lèvres sur les dents blanches, semblaient perdre un peu de leur étrange acuité ; elle s'humanisait,

et la petite sauvagesse devenait femme. Le vieux chasseur, - il avait maintenant dépassé octante - la contemplait avec une sorte de religieuse ferveur. Les femmes, au temps passé, n'avaient été pour lui que des animaux, avec lesquelles ses relations étaient rares et fugitives : il n'en avait aimé aucune. Toutes les puissances d'amour de son cœur, inconscientes, élémentaires, formulées, il les avait appliquées, sans le savoir, à sa terre, à ses monts, à ses bois. Il se détachait d'eux, maintenant, et découvrait un autre univers, celui de la tendresse. Il sentait, il voyait la beauté de Marie. Il lui en vint un naïf orgueil. Lui qui jamais, autrefois, ne paraissait aux fêtes du village, venait désormais au bourg tous les dimanches, pour qu'on admirât sa gamine. Il lui reprochait de n'être pas coquette.

- J'ai des sous de côté ! lui disait-il. Je peux t'acheter des rubans, des chapeaux, des bracelets. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

- Rien de tout cela... répondait-elle toujours.

- Mais quoi donc, alors ?... Dis-le, dis-le !

- Rien... rien du tout.

Il lui offrit pourtant des anneaux d'or, et il la fit photographe.

- C'est bête, hein ? fit-il. Je n'ai pas besoin de ton image, puisque je t'ai, et que tu dureras plus longtemps que moi !... C'est plutôt moi qui devrais te laisser la mienne... Mais c'est pour qu'on mette ton portrait dans ma bière... un de ces jours... Une idée, quoi !...

Quelquefois aussi, il la pressait de se marier.

- Je te trouverai un brave garçon, tu sais ! Il y en a encore : j'en connais... J'ai de quoi t'acheter une petite ferme ; en cinquante ans de chasse... et plus !... J'ai ramassé quelques billets de mille... Je voudrais, avant de mourir, te voir installée... fixée !

- Installée... fixée... murmurait Marie. Être fixé, c'est être mort !

Puis elle riait, d'un rire un peu amer.

- Non... laisse-moi vivre avec toi... avec toi seul... Les autres, ah non ! Ce sont des prisonniers, des esclaves... Moi, je veux être libre.

- Et que deviendras-tu quand je serai sous la terre ? grommelait le vieux.

- N'y pense pas... Vis !

Il vivait, mais dans l'angoisse. Jamais, autrefois, il ne s'était soucié de la mort. Il la redoutait, maintenant, et, la sentant prochaine, il tremblait, non par désespoir de quitter l'enfant qu'il avait sauvée, mais parce qu'il s'épouvantait de ce que lui porterait l'avenir. Il n'avait même pas la certitude de l'avoir rendue heureuse ! Lorsqu'il la voyait distraite, absente, abîmée dans des rêveries si profondes qu'il lui arrivait de l'appeler sans qu'elle l'entendît, il se disait que, peut-être, sans oser le dire, elle se sentait asservie auprès de lui, et qu'elle regrettait le vagabondage des siens, sur tous les chemins du monde. À ces moments là, il songeait que sa mort la libérerait. Mais elle lui était si chère que la pensée de la savoir exposée à tant de dangers lui serrait le cœur à l'étouffer.



Un matin, comme il était occupé dans sa chambre à tailler des baguettes de coudrier, pour en faire des pièges à grives, il entendit des voix au dehors. L'une était celle d'un homme, l'autre celle de Marie. Étonné, car on n'avait guère coutume de monter jusqu'à leur cambuse, il se leva et vint à la porte. Au bas de la côte, sur le chemin qui longe le bois, était arrêtée une roulotte ; le mulot qui la traînait broutait l'herbe du talus. C'était avec l'habitant, ou l'un des habitants de cette maison roulante, que s'entretenait Marie. Le père Monnet voyait, de face, l'étranger qui ne prenait pas garde à lui : un homme de haute taille, maigre, basané, qui pouvait avoir vingt-cinq ans. Il entendait leurs paroles, mais sans les comprendre : c'était, lui semblait-il, le langage à la fois rauque et mélodieux dans lequel Marie avait coutume de chanter. Il tremblait. Son émotion était si intense que la lumière, par instants, s'obscurcissait autour de lui ; un voile d'ombre le séparait du monde, et les sons mêmes s'étouffaient. Puis l'ombre se déchirait, les voix redevenaient limpides, et, pour la première fois depuis qu'il l'avait recueillie, le vieux entendit rire son enfant, d'un rire soudain, ardent et cuivré. Alors, à pas lents, Il rentra accablé, et se sentant perdu. Lorsqu'à son tour Marie revint au

logis, elle souriait encore, et ses yeux éclatants semblaient ne plus rien voir de ce qui l'entourait. Onésime ne parla pas : il ne voulait rien savoir, pour conserver encore la possibilité d'espérer. Toute la journée se passa dans le silence ; mais, tandis que le père Monnet était écrasé d'une lassitude mortelle et que le monde se refermait sur lui, Marie, déjà détachée de tout ce qui si longtemps avait été sa vie, voyait s'ouvrir devant son rêve des horizons illimités.



Quand, à l'aube du jour suivant, le chasseur ouvrit les yeux, après quelques heures d'un sommeil oppressé, il eut, aussitôt, la certitude d'un désastre. D'une voix étranglée, il appela :

- Marie !...

Comme elle ne répondait pas, il passa dans le réduit qui lui servait de chambre. La fenêtre était ouverte. Il n'y avait personne.

Alors le vieux revint sur ses pas, en s'appuyant au mur. Il ne pleurait pas : ses yeux n'avaient pas de larmes. Mais il respirait plus vite, à grands coups rauques, et, par instants, sa gorge se serrait pour un sanglot. Il demeura ainsi pendant plusieurs heures, inerte comme une bête à demi assommée. Puis, peu à peu, la conscience lui revint ; il se redressa, se releva, se fit du café, alluma sa pipe ; et il réfléchit. Il n'avait plus que quelques idées, qui revenaient tour à tour :

- Pourquoi n'a-t-elle pas attendu que je sois mort ?...

- Sera-t-elle heureuse ?...

- Si j'allais la trouver, peut-être bien qu'elle reviendrait ?...

- Elle va connaître la misère !

Cette dernière pensée était la plus intolérable : le reste, il l'acceptait.

- Elle n'a pas l'habitude, se disait-il encore. C'est ma faute... Je n'avais qu'à ne pas la prendre !

Dans son désir de la mettre au moins à l'abri des plus cruels besoins, il trouva enfin un prétexte à tâcher de la revoir, une fois encore. Il ouvrit la cachette où, depuis plus d'un demi-siècle, il dissimulait ses économies : Il y avait là, en billets, en pièces d'or, en monnaie d'argent, près

de huit mille francs, qu'il jeta dans sa sacoche ; et, le bâton à la main, butant du pied contre les pierres, ne triomphant que par un effort désespéré d'une fatigue sans limite, il se mit en route, le long du bois, vers la Savine et la Combe de Morbier.

Il lui fallut plus de cinq heures pour faire le trajet qui, la veille encore, ne lui en eût demandé que trois. La nuit tombait lorsque, près du lac des Mortes, contre un bouquet de sapins, il reconnut la roulotte qui, le jour précédent, s'était arrêtée devant chez lui. Frémissant, hâletant, il s'assit sur une pierre et demeura là, longtemps, espérant qu'enfin Marie sortirait. Ce fut l'homme qui se montra. Il descendit son petit escalier de bois et vint jusqu'à la rive, un seau à la main. Alors, le père Monnet se leva et marcha vers lui. Le bohémien, entendant un pas, se redressa, le visage inquiet. Puis, apercevant le vieux, il comprit et attendit.

Onésime s'arrêta à deux pas de lui, au moment où l'homme, déjà sur ses gardes, reculait légèrement, prêt à se défendre.

- Tu as emmené ma petite ! dit le vieux d'une voix basse et frémissante. Tu l'as emmenée... Tu l'as volée !... Je vais mettre les gendarmes à tes trousses, bandit !

- Je n'ai pas volé... dit le nomade. Elle m'a suivi.

Il parlait lentement, sans colère, en cherchant ses mots.

- Tu l'as volée ! Tu l'as volée ! répéta le père Monnet. Si je l'appelle, elle reviendra avec moi !

- Appelle-la... dit simplement le bohémien.

Le vieux se tut. Il regardait la roulotte, et, de désespoir, il serrait les dents et tordait ses lèvres. Ce fut l'autre, alors, qui, se retournant, cria, d'une voix forte, quelques mots, dans sa langue. Presque aussitôt Marie parut, debout au haut des marches.

- Marie !... Marie !... gémit le vieux en lui tendant les bras.

Elle poussa un cri, se couvrit le visage des deux mains, et se rejeta à l'intérieur de la voiture.

- Je n'ai pas volé... répéta le bohémien.

- C'est bon... Oui ... ça va... balbutia le père Monnet.

Il tremblait de tout son corps, et il lui fallut longtemps pour retrouver sa respiration.

- Voilà... dit-il enfin. J'étais venu... Je ne veux pas qu'elle soit misérable... Mon argent, c'était pour elle... Tiens... Tu le lui donneras...

Il tendit sa sacoche au bohémien.

- Non... fit l'homme en reculant. Pas d'argent...

Et comme le bohémien, d'un geste, repoussait le sac, il le jeta à ses pieds.

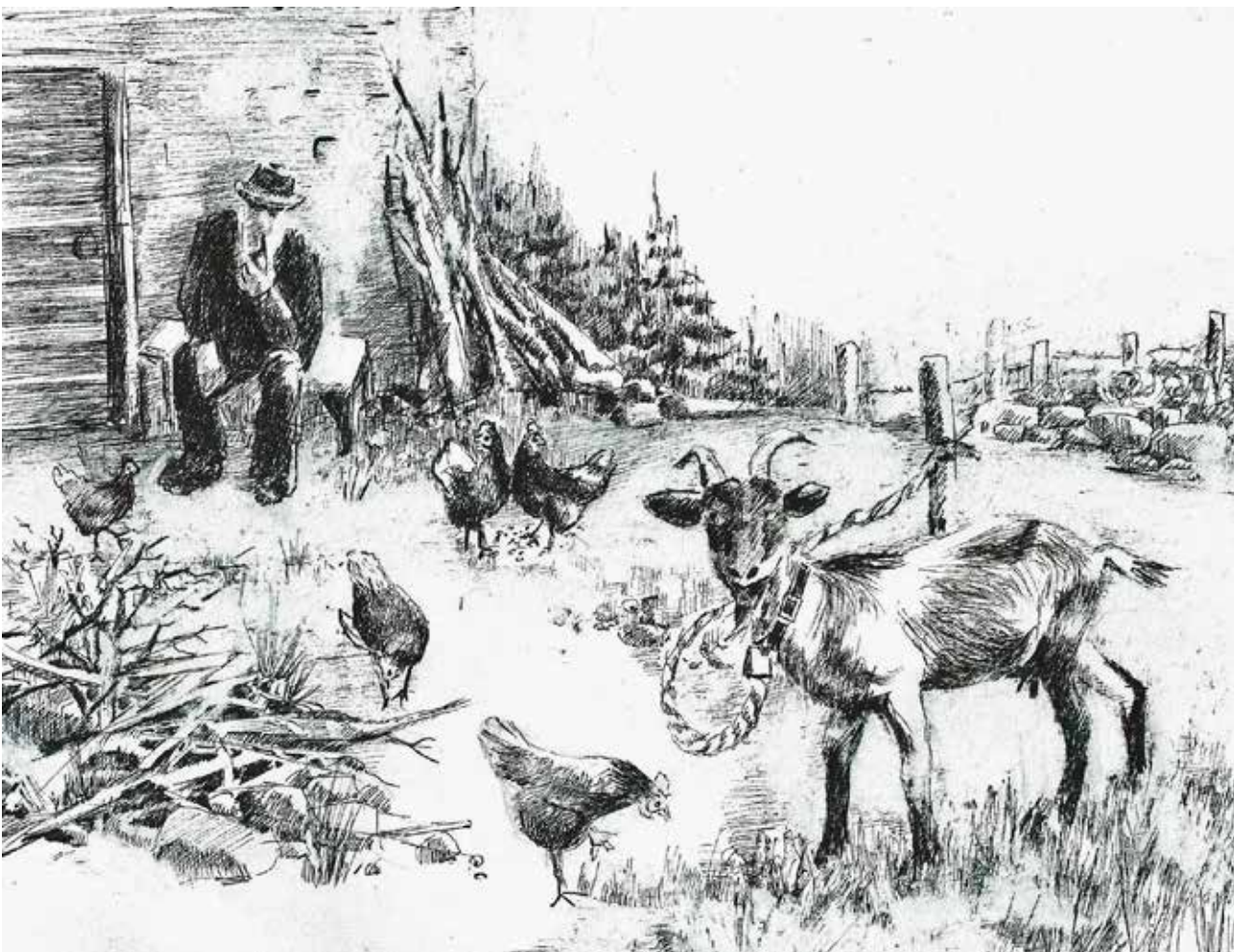
- Vous en ferez ce que vous voudrez... dit-il.

Puis, à voix basse, il ajouta :

- Tu lui diras adieu... pour moi.

Il vécut jusqu'à l'hiver, fumant sa pipe tout le jour, au seuil de sa cabane ; son visage s'était raviné, ses cheveux avaient blanchi ; mais était-ce l'âge ou la souffrance ? Il ne se plaignit jamais, et il semblait si indifférent qu'on eût pu croire tout ce passé à jamais disparu de sa mémoire. Vers le 15 janvier, après une bourrasque de neige qui avait duré toute la semaine, comme il ne se montrait pas et que sa cheminée ne fumait pas, les gens de la ferme vinrent aux nouvelles. Ils le trouvèrent mort, dans sa main, il serrait la photographie de Marie.

Auguste BAILLY.



“ Il vécut jusqu'à l'hiver, fumant sa pipe tout le jour, au seuil de sa cabane ; son visage s'était raviné, ses cheveux avaient blanchi ; mais était-ce l'âge ou la souffrance ? ”

(dessin d'Andrée Fearnhead)

Boissellerie en tous Genres

TRAVAUX DE MENUISERIE

Henri Janier

CUVES EN SAPIN

SEAUX

BOURGÈS & RATAUX



R. C. SAINT-CLAUDE N° 204

BOISSELLERIE EN TOUS GENRES

ALBERT VERGUET

Les PIARDS

Par CHAUX-DES-PRÉS (Jura)

FABRIQUE

de Plumiers et de Porte-habits

Spécialité d'Étuis de Pipes en Bois

Pipes en Tiroir et autres

Modèles à l'usage des droites

TOURNERIE SUR BOIS ET OS

ARTICLES POUR BUREAUX DE TABAC ET BAZARS

Articles de Saint-Claude

ANCIENNE MAISON JULES GRENIER

Eugène JANIER

Successeur de Victor LANÇON et Frères

★ CHAUX-DES-PRÉS (JURA)

TOURNERIE EN TOUS GENRES

ARTICLES D'ÉLECTRICITÉ

SPÉCIALITÉ

de Patères et Manches de Baladeuses

Tous Articles Bois sur échantillons ou croquis

JULES PIARD

CHAUX-DES-PRÉS

(JURA)

JEUX & JOUETS - MOBILIER SCOLAIRE - SIÈGES

Maurice Charton

SAINT-LAURENT-DU-JURA (Jura)

Cont. Annuel, le II / 2

TOURNERIE ET TABLETTERIE SUR BOIS EN TOUS

E^{ts} ANDRÉ VERJUS & FILS

SAINT-PIERRE (JURA)

BOISSELLER

CUVES EN SAPIN

SEAUX

TABLETTERIE - BOISSELLERIE

Maxime VINCENT

Les Piards

par Chaux-des-Prés (Jura)

VICTOR JANIER DUBRY
PRÉNOVEL

Par CHATEAU-DES-PRÉS (Jura)

R. C. SAINT-PIERRE 1000
C.C.P. DUDON 1447
TÉLÉPHONE N° 11

USINE A VAPEUR

Bois de Construction

ET DE MENUISERIE

PARCOURS DE JOUETS

Emile Vincent

AUX P

par CHA

BOISSELLERIE



Fabrique de Cuviers, Seilles, Seaux de Cave

PUSIFERS A VENDANGE

Expos à Vendange Toutes Dimensions

LOUIS JANOD

Boisseller

LES PIARDS, par L'HAY DES PRÉS (Jura)

Cave SAIGNEY-JANOD

L. L. 100. 1750. 30

L. M. 100. 1750. 30

Janier-Dubry Clément

PRÉNOVEL (JURA)

FABRIQUE

DE

• CUVIERS •

ET SEILLES

Onézime Vincent

AUX PIARDS

PAR CHAUX-DES-PRÉS (JURA)

Eugène Vincent

LES PIARDS, par Chaux-des-Prés (Jura)

ATELIERS

JYMO

SARL
50.000 F

LES PIARDS

39150 SAINT-LAURENT-EN-GRANDVAUX

Tél. 84.60.41.15

302 676 888 RM 20 - R.C. 85 8 48

Comptabilité Générale

CHIFFRE Agréé Chiffre

Fabrique d'articles

en bois et dérivés

TELECOPIE 84 60 43 49

R. C. St-Claude 292
Cabine Téléphonique